

L'art de perdre [création]

Texte **Alice Zeniter**

Mise en scène **Sabrina Kouroughli**

Avec **Fatima Aibout, Karim Hammiche, Sabrina Kouroughli**

Texte publié aux Éditions Flammarion



Revue de presse

REPRISE du 25/01/24 au 09/02/24 au Théâtre Gérard Philipe-Centre Dramatique National de St-Denis
COPRODUCTEUR (93)

Création en juillet 2022 au 11•Avignon Tournée 2023/2024 : 20/11/22 Confluences- Lettres d'Automne Montauban (82); du 01 au 30/09/23 au Théâtre de Belleville- Paris (75); 13/10/23 Centre Culturel Boris Vian - Les Ulis (91); 17-18/11/23 au Théâtre Jean Vilar -Suresnes (92); 30/11/23 à l'ABC Dijon (21); 05/12/23 Communauté d'Agglomération Mont-Saint-Michel -Normandie (50); 11-12/12/23 au Théâtre du Pilier-Belfort (90); 25/01/24 au 09/02/24 au Théâtre Gérard Philipe-Centre Dramatique; 29/02/24 aux ATP d'Uzès; au Moulin du Roc-Scène Nationale de Niort (79); 12-13/04/23 au Théâtre de Grasse- scène conventionnée d'intérêt national (06); 16/04/23 au Théâtre de l'Olivier à Istres - Scènes et Cités (13); 19/04/23 au Théâtre Saint-Denis à Hyères(06)

Production Compagnie La Ronde de Nuit; Coproduction Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis; Avec l'aide au projet du Ministère de la Culture (DRAC Île-de-France) ; de la Spedidam; Avec le soutien du CENTQUATRE-PARIS ; du Carreau du Temple-Paris.

Théâtre Gérard Philipe-Centre Dramatique National de St-Denis COPRODUCTEUR (93)

Emmanuelle Bouchez	Télérama
Jean-Louis Porquet	Le Canard Enchaîné
Grégory Plouviez	Le parisien
Sylvain Merle	Le Parisien
Fabienne Arvers	Les Inrocks
Béatrice Bouniol	La Croix
Guillaume Lasserre	Mediapart
Véronique Hotte	Hottello theatre
Yonnel Liégeois	Chantiers de culture
Anaïs Héluin	Les cahiers de l'Atlas
Jean-Pierre Haddad	SNES-FSU
Micheline Rousselet	SNES-FSU
Igor Hansen-Love	Sceneweb
Hanna Bernard	Sceneweb
Alexandre Portlock	Midi libreest
jean-Pierre Haddad	SNES
Celia Sadai	IO magazine
Patrice Elie dit Cosaque	Première Outre Mer
Rana El Moussaoui	AFP
Laura Plas	Les 3 coups
Emma Poesy	Maze.fr
Bérénice Hamidi	Revue électronique AOC
Michèle Périn	L'Écho du mardi
Dominique Daeschler	Madinin'Art
Claude Levy	Radio IDFR
Evelyne Karam	Vivamag
Sébastien Lulianella	Radio Nostalgie
Sylvie Boursier	Un fauteuil pour l'orchestre
Mathilde Cazeneuve	Culture Tops
Jean-Louis Rossi	La Licra
Jean-Louis Rossi	L'Est Républicain
Jade Sauvanet	Baz-art

La presse en parle:

TTT - TÉLÉRAMA

"L'Art de perdre" Trois générations. Un exil. Et le silence... Sabrina Kouroughli propose une lecture réussie de la fresque familiale d'Alice Zeniter (Emmanuelle Bouchez) 11 septembre 2023

LE PARISIEN: Coup de cœur:

«L'Art de perdre » : pari gagnant. Adapter « L'Art de perdre », sommet littéraire de l'année 2017, sacré Goncourt des lycéens, en une pièce de théâtre de moins d'une heure ? Sacré défi. Mais pari gagnant. Comme dans le roman d'Alice Zeniter, on suit ici Naïma dans sa reconstitution du puzzle familial, avec cette question en filigrane : «Comment faire ressurgir un pays du silence ? » Ce pays, c'est l'Algérie, d'où sont originaires les grands-parents de Naïma. Un pays omniprésent en elle — la couleur de sa peau, la nature de ses cheveux... — mais finalement si abstrait. « Double culture, mon cul », dit-elle crûment. La force du spectacle, joli trio plein de délicatesse, c'est de faire entendre la langue de Zeniter, drôle et précise, percutante et émouvante. Au final, une adaptation intelligente qui recentre le récit sur la transmission. **Délicat et important.** (Grégory Plouviez),16 juillet 2022

LE CANARD ENCHAÎNÉ

D'origine algérienne comme Alice Zeniter, Sabrina Kouroughli lui donne sa vérité vérité, sa justesse de ton, ses larmes refoulées, son ironie. Elle a adapté le texte et signé la mise en scène: c'est une réussite. (Jean-Luc Porquet) 6 septembre 2023

LES INROCKS A ne pas manquer: L'Art de perdre, par Sabrina Kouroughli. Une bonne dose d'autodérision : dès le titre de son roman, Alice Zeniter fait le choix de donner la parole à ceux à qui on l'a volée. Comme ses grands-parents par exemple, des harkis, ces "sacrifiés de l'histoire". Une parenté d'expérience que partage Sabrina Kouroughli, qui met en scène et interprète Naïma, personnage central du livre. (Fabienne Arvers) 25 janvier 2024

MEDIAPART :

Sabrina Kouroughli, le pays de l'absence.

"Sabrina Kouroughli adapte le très beau roman d'Alice Zeniter en quête de réconciliation avec la mémoire de sa famille (...) Une fragilité qu'incarne magnifiquement Sabrina Kouroughli de sa voix tremblante formulant l'incertitude et les hésitations d'une jeune femme en perpétuelle construction (...) Au premier plan, Naïma, trente ans, semble avoir trouvé un défouloir idéal en s'épuisant dans une danse aussi solitaire qu'endiablée. Derrière elle, Yema – formidable Fatima Aïbout –, sa grand-mère, la « gardienne du temple », est occupée à broder, assise devant la table en formica vintage sur laquelle est posée une assiette de makrouds qu'on imagine faits maison(...) Alice Zeniter et Sabrina Kouroughli partagent, entre autres choses, un héritage commun. Toutes les deux ont une grand-mère kabyle et analphabète, sachant à peine parler français, toutes deux ont un grand-père harki. Il n'est déjà pas simple d'être de culture musulmane dans une France en plein questionnements identitaires, rajouter en plus le poids des harkis, traîtres ou collaborateurs aux yeux des Algériens, victimes et serviteurs de la nation à ceux de la France, s'apparente à une double peine (...) L'humour qui traverse le spectacle de bout en bout permet de ne jamais tomber dans le pathos." (Guillaume Lasserre), 1er juillet 2022 [Lien de l'article](#)

LE PARISIEN (Portrait):

"Une bonne adaptation, c'est s'éloigner du livre (...) Dans son adaptation, Sabrina Kouroughli a rapidement voulu axé sur la transmission entre la grand-mère et la petite-fille, ce qui est assez peu présent dans mon livre, et l'emmène ailleurs en s'appuyant sur son histoire." (Alice Zeniter, propos recueillis par Sylvain Merle) 7 juillet 2022. [Lien de l'article](#)

LA CROIX

La comédienne et metteuse en scène Sabrina Kouroughli adapte avec finesse le roman multiprimé d'Alice Zeniter, *L'Art de perdre*, vaste fresque d'une famille entre l'Algérie et la France. Une création savoureuse et profonde sur la perte et la transmission. (Béatrice Bouniol) 6 septembre 2023 [Lien de l'article](#)

SCENEWEB

L'Art de perdre ou la recherche de l'Algérie (...) Un spectacle où se raconte la nécessité de la transmission pour construire son identité (...) Brillamment interprétée par Sabrina Kouroughli, elle nous conduit du douloureux abandon forcé de la Kabylie par la famille de Naïma, à la suite de la signature des accords d'Évian, jusqu'en France où, avec d'autres harkis, ces « oubliés » seront parqués pendant des années au camp de Rivesaltes. **(Hanna Bernard) le 4 septembre 2023** [Lien de l'article](#)

MIDI LIBRE

Si le propos est poignant et l'interprétation de Sabrina Kouroughli et de ses deux partenaires (Fatima Aibout et Karim Hammiche) profondément émouvante, on ne tombe jamais dans le pathos . Les trois comédiens délivrent une performance tout en sobriété et en dignité pour ce spectacle plein de nostalgie et de légèreté. Une réussite.

UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE

Sabrina Kouroughli dans le rôle de Naïma tient la corde de bout en bout avec énergie, sensualité et humour. Elle danse ses émotions et nous fait comprendre par le rythme qu'elle arrive enfin à bon port. Fatima Aibout et Issam Rachyq-Ahrad, sont les grands parents qu'on aimerait tous avoir, d'une justesse et d'une humanité sans failles.*(Sylvie Boursier) 6 septembre 2023*

LE JOURNAL D'ARMELLE HELIOT

Sabrina Kouroughli, la séduction même (...) elle est magnifique (...) C'est un grand travail. Théâtral et civique. Sensible, plein de coeur et d'âme. (Armelle Héliot) 10 septembre 2023

LA TERRASSE : "Sabrina Kouroughli adapte et met en scène le roman d'Alice Zeniter en réunissant Yema, la grand-mère, et Naïma la petite-fille qui reconstitue le puzzle de sa famille et interroge ses racines pour se reconstruire!" **(Catherine Robert) 27 juin 2022** [Lien du portrait](#)

HOTTELLO :

"L'ardente Sabrina Kouroughli porte le propos avec belle élégance, s'interrogeant face public, prenant le spectateur à témoin, à l'écoute des informations dispensées pour les commenter, dansant et s'oubliant un peu, avant de tout ressaisir encore, alerte et allègre, souriante et décidée. La grand-mère Fatima Aibout recèle en elle la dignité de celle qui a le savoir, l'expérience et la distance, quand le grand-père Issam Rachyq-Ahrad, disparu, garde intacte la volonté responsable qui le motivait. Un spectacle lumineux de sensations mi-figue mi-raisin hissées jusqu'à la paix retrouvée avec soi." **(Véronique Hotte) 28 juin 2022** [Lien de l'article](#)

IO MAGAZINE:

Un regard juste sur notre histoire collective . Sabrina Kouroughli signe une adaptation de « L'Art de perdre » sous la forme d'une enquête mémorielle et onirique. Entre silence et fantasme, la metteuse en scène campe une Algérie ambiguë, une relation aux origines où rien ne va de soi. La Naïma d'Alice Zeniter (Sabrina Kouroughli) assume une algérianité fébrile et névrosée qui cherche à vocaliser les silences qui l'enveloppent – sur le plateau, le noir domine et spatiale un rituel d'exhumation des mémoires. **(Célia Sadai) 11 juillet 2022** [lien](#)

LES TROIS COUPS:

Coup de cœur: Belle infidèle, l'adaptation que propose Sabrina Kouroughli convainc. (...) Si bien interprétée par Sabrina Kouroughli, Fatima Aibout et Issam Rachyq-Ahrad, cet art de perdre se cultive au féminin. On commence par les déboires amoureux de Naïma et par ces remarques que font les oncles sur les filles de la famille. Puis, tout du long, on entendra les mots de ces femmes qui payent pour « les conneries des hommes » : la guerre, la fuite... Sabrina Kouroughli brouille délicatement les frontières entre la fiction de départ et la confidence autobiographique. Invités invisibles de la jeune femme qui danse, pense devant lui, nous partageons ses doutes, sa colère. Le portrait est ici tout en subtilités et en nuances. Et le pari paie. La liberté de l'adaptation nous fait redécouvrir le texte. On l'entend dans sa dimension intime et historique (...) Bref, on a envie de relire le livre! (Laura Plas) 16 juillet 2022 [Lien](#)

CHANTIERS DE CULTURE:

Le silence est roi dans L'art de perdre, petite-fille de harki, Naïma ignore tout de ses origines, elle décide de partir à la quête de ses racines. Metteuse en scène et comédienne, Sabrina Kouroughli signe aussi l'adaptation de L'art de perdre, le livre emblématique d'Alice Zeniter, prix Goncourt des lycéens. Un spectacle tout en finesse et délicatesse qui avance par petites touches, qui libère maux et mots avec infinie tendresse. Une émotion à fleur de peau pour signifier la douleur de l'exil, d'hier à aujourd'hui, quand la mémoire n'oublie rien mais que le silence masque tout. (Yonnel Liegois) 16 juillet 2022 [Lien de l'article`](#)

SCOOPIT:

Un spectacle à ne pas manquer! **(Alain Neddam)**

LES COURRIERS DE L'ATLAS:

Avec Sabrina Kouroughli, le roman d'Alice Zeniter poursuit son existence sur les planches. Porter par trois acteurs seulement, la saga racontant l'histoire d'une famille kabyle sur trois générations fait écho à tous les exils et à tous les déchirements. **(Anaïs Heluin) le 20 juillet 2022** [Lien de l'article](#)

LES ECHOS DU MARDI

Entre tristesse, colère et excitation, l'enquête se met en place et fait bouger les lignes des trois générations. Les 3 acteurs sont formidables de sobriété, de dignité et de sincérité dans leur jeu. **(Michèle Perin) le 22 juillet 2022** [Lien de l'article](#)

“L’Art de perdre” : une adaptation sobre et intimiste du roman d’Alice Zeniter

Trois générations. Un exil. Et le silence... Sabrina Kouroughli propose au Théâtre de Belleville une lecture réussie de la fresque familiale d’Alice Zeniter.



Au premier plan, Naïma (Sabrina Kouroughli), tiraillée entre ses deux cultures. Photo Gaetan Vassar

TTT Par [Emmanuelle Bouchez](#)

Publié le 11 septembre 2023 à 15h59

De part et d’autre de la table de cuisine en Formica, deux générations et origines différentes : Yema, vieille femme venue d’Algérie, et Naïma, née et grandie en France. Toute à sa broderie, l’aînée lève un œil aimant vers sa petite-fille et lui inculque des expressions arabes. La jeune femme, qui étudie seule dans la grande ville, Paris, et sera bientôt embauchée dans une galerie d’art, garde l’œil rivé sur son

ordinateur. Elle porte en elle une colère latente, dont elle n’identifie pas la source. En adaptant au théâtre *L’Art de perdre*, roman sensible publié par Alice Zeniter (prix Goncourt des lycéens en 2017), la comédienne Sabrina Kouroughli a su inscrire dans l’espace, avec des moyens simples, l’idée d’un tiraillement — engendré par l’appartenance à une double culture —, entre émancipation et passé mal connu.

Pieds nus et yeux écarquillés derrière de grandes lunettes qui cachent sa bobine ronde, Naïma ouvre ce récit par un petit bal à sa façon. Une improvisation dansée pour elle-même, tout en vrilles, volutes et saccades sur un rythme des années 1960. Une bulle de liberté qui tranche avec l’introspection inquiète qu’elle mène ensuite. Car on est au lendemain des attentats de novembre 2015. Et la jeune femme ressent les regards posés sur « *sa peau mate* », s’interrogeant aussitôt sur ses racines oubliées. Son père, pourtant né en Algérie dans les années 1950, ne lui a rien dit de son pays natal. Bien au contraire...

Comme une ombre au tableau, se tient aussi en retrait sur scène un homme de dos, assis à côté d’une valise. C’est la figure du grand-père par qui le drame est arrivé. Celui qui a quitté brutalement, avec femme et enfants, sa ferme de Kabylie en 1962 pour se retrouver dans les camps du sud de la France destinés aux harkis. Partant de ce récit de l’exil qu’elle porte en elle, Naïma se lance aussi dans une enquête familiale et historique, cherchant à savoir ce qu’elle doit garder ou abandonner de son histoire. Autant de questions que la comédienne, aussi à la mise en scène, traduit avec un plaisir de plus en plus débridé dans une danse au son de *Tel est ton désir (libre et femme)*, la chanson de Matoub Lounès, le grand aède kabyle assassiné en 1998 durant la décennie noire.

TTT Jusqu’au 30 septembre, au Théâtre de Belleville, Paris 11e. 1h05. Le 13 octobre, Les Ulis (91) ; les 17 et 18 novembre, Suresnes (92). Et jusqu’en avril à Dijon, Belfort, Saint-Denis, Niort, Istres, Hyères.

SCÈNES



L'ART DE PERDRE

THÉÂTRE

ALICE ZENITER

Trois générations. Un exil. Et le silence... Sabrina Kouroughli propose une adaptation sobre et intimiste de la fresque familiale d'Alice Zeniter.

De part et d'autre de la table de cuisine en Formica, deux générations et origines différentes : Yema, vieille femme venue d'Algérie, et Naïma, née et grandie en France. Toute à sa broderie, l'aînée lève parfois un œil aimant vers sa petite-fille et lui inculque des expressions arabes. La jeune femme, qui étudie seule dans une grande ville, et sera bientôt embauchée dans une galerie d'art, garde l'œil rivé sur son ordinateur. Elle porte en elle une colère latente, dont elle n'identifie pas la source. En adaptant au théâtre *L'Art de perdre*, roman sensible d'Alice Zeniter (prix Goncourt des lycéens en 2017), la comédienne Sabrina Kouroughli a su inscrire dans l'espace, avec des moyens simples, l'idée d'un tiraillement – engendré par l'appartenance à une double culture –, entre émancipation et passé mal connu.

Pieds nus et yeux écarquillés derrière de grandes lunettes qui cachent

sa bobine ronde, Naïma ouvre ce récit par un petit bal à sa façon. Une improvisation dansée pour elle-même, tout en vrilles, volutes et saccades sur un rythme des années 1960. Une bulle de liberté qui tranche avec l'introspection inquiète qu'elle mène ensuite. Car on est au lendemain des attentats de novembre 2015. Et là jeune femme ressent les regards posés sur sa « peau mate », s'interrogeant aussitôt sur ses racines oubliées. Son père, pourtant né en Algérie dans les années 1950, ne lui a rien dit de son pays natal. Bien au contraire...

Comme une ombre au tableau, se tient aussi en retrait sur scène un homme de dos, assis à côté d'une valise. C'est la figure du grand-père par qui le drame est arrivé. Celui qui a quitté brutalement, avec femme et enfants, sa ferme de Kabylie en 1962 pour se retrouver dans les camps du sud de la France destinés aux harkis. Partant de ce récit de l'exil qu'elle porte en elle,

Naïma se lance aussi dans une enquête familiale et historique, cherchant à savoir ce qu'elle doit garder ou abandonner de son histoire. Autant de questions que la comédienne, également à la mise en scène, traduit avec un plaisir de plus en plus débridé dans une danse au son de *Tel est ton désir (libre et femme)*, la chanson de Matoub Lounès, le grand aède kabyle assassiné en 1998 durant la décennie noire.

– **Emmanuelle Bouchez**

| 1h05 | Jusqu'au 30 septembre, Théâtre de Belleville, Paris 11^e, tél. : 01 48 06 72 34 ; le 13 octobre, Les Ulis (91),

tél. : 01 69 29 34 91 ; les 17 et 18 novembre, Suresnes (92), tél. : 01 46 97 98 10.

Et jusqu'en avril à Dijon, Belfort, Saint-Denis, Niort, Istres, Hyères.

Sur Télérama.fr
Retrouvez
LES MEILLEURS
SPECTACLES
DU MOIS
à voir à Paris

Télérama

Théâtre : les meilleurs spectacles à Paris en septembre 2023 / *Coup de coeur* **TTT**

L'Art de perdre

En adaptant au théâtre le sensible roman d'Alice Zeniter, publié en 2017, la comédienne Sabrina Kouroughli a su montrer sur scène, avec des moyens simples, le tiraillement entre le besoin de s'émanciper et un passé mal connu. D'un côté, Yema, une vieille femme venue d'Algérie, toute à sa broderie, qui lève parfois un œil aimant vers Naïma, sa petite-fille. De l'autre, cette dernière, partie étudier seule dans une grande ville. La jeune femme partage les aspirations de sa génération, mais s'interroge sur l'origine de sa colère rentrée. Pieds nus, yeux écarquillés derrière de grandes lunettes, Naïma-Sabrina ouvre ce récit par une improvisation dansée... Une bulle de liberté dans laquelle elle fait plaisir à voir et qui tranche avec l'introspection inquiète qu'elle mène ensuite. Car son grand-père a fui l'Algérie, dans l'urgence, en 1962, sans lui avoir transmis les clés de son pays natal. Au contraire... Naïma n'a d'autre but que de retracer peu à peu les contours de ce vide. — E.B

TTT D'Alice Zeniter, mise en scène de Sabrina Kouroughli. Durée : 1h10. Jusqu'au 30 sept., 19h15 (mer., jeu.), 21h15 (ven., sam.), Théâtre de Belleville, 94, rue du Fbg-du-Temple, 11e, 01 48 06 72 34. (12-27 €).

Critique

[Culture & loisirs](#)

«L'Art de perdre», Coup de cœur du Festival Off d'Avignon 2022.



Avec «L'Art de perdre», Sabrina Kouroughli signe une adaptation théâtrale fine et délicate du roman d'Alice Zeniter jouée au 11. Avignon.

Par Sylvain Merle et Grégory Plouviez

Le 16 juillet 2022 à 14h04

«L'Art de perdre» : pari gagnant

Adapter « L'Art de perdre », sommet littéraire de l'année 2017, sacré [Goncourt des lycéens](#), en une pièce de théâtre de moins d'une heure ? Sacré défi. Mais pari gagnant. Comme dans le roman d'Alice Zeniter, on suit ici Naïma dans sa reconstitution du puzzle familial, avec cette question en filigrane : « Comment faire ressurgir un pays du silence ? » Ce pays, c'est l'Algérie, d'où sont originaires les grands-parents de Naïma. Un pays omniprésent en elle — la couleur de sa peau, la nature de ses cheveux... — mais finalement si abstrait. « Double culture, mon cul », dit-elle crûment.

La force du spectacle, joli trio plein de délicatesse, c'est de faire entendre la langue de Zeniter, drôle et précise, percutante et émouvante. Au final, une adaptation intelligente qui recentre le récit sur la transmission. Délicat et important.

[«L'Art de perdre»](#), au 11. Avignon à 10h30

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

2023 - 1,50 €

D.O.M. 1,90 € - Suisse 2,60 FS - Belgique / Luxembourg / Grèce 1,70 € - Espagne / Port. Cont 1,70 € - Italie 1,80 € - Tunisie 5 DT - Maroc 20 MAD - Af

Le Théâtre

A PRÈS avoir lézardé à plat ventre devant un écran le temps que les spectateurs s'installent, Sabrina Kouroughli se lève et se met à danser sur « Rubber Biscuit », des Chips, à se trémousser bizarrement et même un peu bêtement, à multiplier déhanchés et mimiques idiotes, à la fois sérieuse et drôle et concentrée et tout en autodérision. Donner ainsi le « la », sans un mot, d'un spectacle tout entier construit sur un texte de 600 pages, le fameux best-seller d'Alice Zeniter : bien joué.

La première phrase peut venir : « Depuis quelques années, j'expérimente un nouveau type de détresse : celui qui vient désormais de façon systématique avec les gueules de bois. » On y est. Il y aura de l'inconfort, de la légèreté aussi. Nous sommes prêts à écouter Naïma se raconter.

L'Art de perdre

(Harki on repense)

Sur scène, ils sont trois. Dans le fond à gauche, assise devant une table en Formica, tricotant inlassablement, qui parlera très peu, Yema, la grand-mère au foulard (Fatima Aïbout). À droite, nous tournant le dos, qui lui aussi ne parlera que le moment venu, Ali, le grand-père (Issam Rachyq-Ahrad). Très discrète mais essentielle, leur présence. Avec leur accent, leur vêtue, ils incarnent les origines.

C'est une histoire de famille.

Une histoire très banale, au fond. Les grands-parents de Naïma ont fui l'Algérie en 1962. Des harkis. Jetés dans un camp. Rêvant de retourner là-bas. Ce qu'ils n'ont jamais fait. Naïma ne parle que quelques mots d'arabe. N'a jamais mis les pieds en Algérie. N'en connaît rien. On ne parle pas beaucoup, dans la famille. C'est quoi, vivre en France, être française, parler français, et savoir qu'on est quand même d'ailleurs, d'un autre pays, lointain, imaginé, ima-

ginaire et pourtant très réel ? C'est quoi, l'art de perdre un pays qu'on ne connaît pas ?

Cet entre-deux, cet inconfort, cette richesse aussi précieuse qu'encombrante, Naïma les explore en tous sens. D'origine algérienne, comme Alice Zeniter, Sabrina Kouroughli lui donne sa vérité, sa justesse de ton, ses larmes refoulées, son ironie. Elle a adapté le texte et signé la mise en scène. C'est une réussite : à peine plus d'une heure, et voilà que cette histoire, si banale au fond, ne l'est plus, qui nous ouvre grand vers l'autre.

Jean-Luc Porquet

● Au Théâtre de Belleville, à Paris, jusqu'au 30/9.

Les Inrockuptibles

[Agenda](#) [Musique](#) [Cinéma](#) [Séries](#) [Livres](#) [Où est le cool](#) [Arts et Scènes](#) [Société](#) [Cheek](#) [Les Inrocks Festival](#) [La boutique](#) [Le Magazine!](#) [Le club](#)

Arts & Scènes

Les spectacles à voir cette semaine !

par **fabiennearvers**

Publié le 23 janvier 2024 à 18h23

Mis à jour le 23 janvier 2024 à 18h23



↑
"L'art de perdre" par Sabrina Kouroughli (Gaëtan Vassart)

Arthur Nauzyciel, Chloé Dabert, Justine Heynemann et Sabrina Kouroughli : voici notre sélection de spectacles à voir cette semaine.



fabiennearvers

Arts & Scènes

L'Art de perdre, par Sabrina Kouroughli

Une bonne dose d'autodérision : dès le titre de son roman, Alice Zeniter fait le choix de donner la parole à ceux à qui on l'a volée. Comme ses grands-parents par exemple, des harkis, ces "sacrifiés de l'histoire". *L'Art de perdre*, c'est donc avant tout celui de plonger dans l'histoire des siens, d'en remonter le courant en recueillant des témoignages, de ce côté de la Méditerranée comme de l'autre, en Algérie, sur les traces de sa famille. Une parenté d'expérience que partage Sabrina Kouroughli, qui met en scène et interprète Naïma, personnage central du livre.

***L'Art de perdre*, d'Alice Zeniter, mise en scène Sabrina Kouroughli, du 25 janvier au 9 février au TGP de Saint-Denis**

« L'art de perdre », voyage en pays perdu

Critique de Béatrice Bouniol, dans La Croix - 6 sept. 2023

La comédienne et metteuse en scène Sabrina Kouroughli adapte avec finesse le roman multiprimé d'Alice Zeniter, *L'Art de perdre*, vaste fresque d'une famille entre l'Algérie et la France. Une création savoureuse et profonde sur la perte et la transmission.



Ils sont là, tous les trois assis à quelques mètres les uns des autres. Yema, la grand-mère, foulard coloré sur les cheveux, affairée à une table de cuisine, mariée à 14 ans et mère un an plus tard. Ali, le grand-père, immobile, solide et sombre silhouette de dos, né « à la saison des fèves », au printemps 1953 en Algérie. Et devant, Naïma, la petite-fille, à même le sol et à fleur d'époque, penchée sur un écran qui déverse les images brûlantes des attentats. D'un geste elle le referme, se lève, volubile et fragile. Son corps se déploie, ondule. Elle danse.

C'est elle qui raconte et fait vibrer les mots [d'Alice Zeniter](#). La promesse d'un père d'aller voir un jour le pays perdu, qui s'est fracassé sur d'autres violences, celles de la décennie noire en Algérie. Le silence d'un père, toujours à court de souvenirs. « *Comme si mon père confondait l'intégration avec la politique de la terre brûlée.* » Avant lui, le silence d'un grand-père harki, à peine levé à la fin de sa vie. « *Peut-être qu'il trouve enfin la liberté de hurler qu'il ne supporte rien, ni ce qui lui est arrivé ni cet endroit où il est arrivé.* »

Sabrina Kouroughli signe une mise en scène radicale et réussie

Là où le roman proposait une vaste fresque sur trois générations, Sabrina Kouroughli a fait le choix – radical et réussi – de camper pendant un peu plus d'une heure ces trois seuls personnages et de suivre la quête de Naïma, qu'elle incarne, pétillante et émouvante. Une quête à haut risque – comment remplacer un pays perdu par un pays réel, s'inquiète la jeune femme qui, sur une carte, tente d'en sentir les contours sous ses doigts. Sur le visage de Naïma, la légèreté le dispute souvent à la pesanteur de l'absence. « *Je n'ai jamais pensé que le silence de mon grand-père constituait un manque mais il m'apparaît désormais comme un trou à l'intérieur de mon corps – non pas une plaie mais un trou à l'intérieur de mon corps.* »

C'est elle qui, à la force des mots et des sourires, rejoint ses ancêtres, bredouillant une langue que personne ne lui a apprise, sondant ces vies si lointaines, riant des gâteaux secs devenus symboles d'intégration, ou du prénom « Claude » recommandé par l'administration française, risible intrus dans la fratrie de Hamid, Kader et Dalila. Sous ses tendres questions, Yema – malicieuse Fatima Alibout – s'anime, se souvient et se mettra à chanter, à la toute fin. « *J'ai perdu deux villes, de jolies villes. Et, plus vastes/Des royaumes, deux rivières, tout un pays/ils me manquent, ce n'est pas un désastre.* »

Le drame des harkis

Plus tard, la voix d'Ali s'élève à son tour, rare et saccadée. Elle évoque le camp Joffre dans le sud de la France – appelé aussi camp de Rivesaltes –, puis le déménagement en Normandie. Charrie des cauchemars, l'âpreté de l'exil et [le drame des harkis](#). « *Je n'ai jamais dit que j'étais pour les Français et j'ai jamais touché un fusil. Moi, on m'a demandé qui étaient les familles de la crête, j'ai répondu. J'ai dit : untel est le cousin d'untel. Mais tout le monde le savait.* » Issam Rachyq-Ahrad est bouleversant quand il livre ces quelques mots sauvés du silence.

Mais, et c'est là toute la finesse de la mise en scène, l'humour fait souvent céder la tragédie, comme le mouvement, de la parole et des corps, imprimé par Naïma. Et à la regarder retisser cette histoire, douloureuse mais toujours vivante, on se dit avec sa grand-mère Yema que la perte peut ne pas être un désastre. **Jusqu'au 30 septembre au Théâtre de Belleville puis en tournée.**

Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

Sabrina Kouroughli, la séduction même

by ARMELLE HÉLIOT

Elle a adapté l'épais livre d'Alice Zeniter *L'Art de perdre* et l'interprète, entourée de Fatima Alabout et d'Issam Rachyq-Ahrad. Intelligence, efficacité, sensibilité. Bref spectacle exemplaire.

Premier miracle, la danse. Elle ouvre et ferme ce moment bref, vif, déchirant. Une jeune femme qui traîne devant son ordinateur, par terre, comme une ado, se lève et se met à danser. Elle est jolie, mince et fraîche. Elle se déhanche avec grâce. Rien de lourdement érotique. C'est un chant de la joie. Une énergie qui se déploie, radieuse. Une chorégraphie de Mélody Depretz, à saluer.

Pourtant l'histoire qui va être évoquée n'est pas gaie. Elle est même franchement douloureuse. C'est l'Histoire dans ses cruautés. C'est la fin de la guerre d'Algérie. C'est une famille de harkis, une famille loyale et pauvre, une famille dans laquelle ni le père ni la mère ne savent lire et écrire. Mais qui ont grandi dans un département français. Qui parlent le français. Bien ou moins bien. Qui sont français et qui quittent leur pays en 1962 pour être jetés dans un camp de rétention, pour des années. Rivesaltes...

En 2023 les spectateurs, les spécialistes du théâtre, peuvent accepter que les Harkis soient des êtres nobles et dignes de considération. Oublions donc tous les textes écrits à charge. Écoutons Alice Zeniter. Elle a du cran. Son livre a été très commenté et admiré. Il a obtenu, en 2017, le Goncourt des Lycéens. Un très beau prix.

La grande réussite de l'adaptatrice et interprète est d'avoir réussi à réduire, faire une réduction comme on le dirait en alchimie d'un filtre précieux, de ce livre épais dans lequel on s'enfonce et on s'abandonne. Ici, tout demande de la vigilance. Tout compte. Encadrée par les parents qui parlent peu, mais qui sont essentiels, la jeune et époustouflante jeune femme, nous bouleverse et nous éclaire. Les deux comédiens qui interprètent les parents, Fatima Alabout, tellement sincère, Issam Rachyq-Ahrad, puissant et profond, servent magnifiquement le propos. Quant à elle, Sabrina Kouroughli, elle est magnifique.

C'est un grand travail. Théâtral et civique. Sensible, plein de cœur et d'âme. Cela donne envie de lire Alice Zeniter. Encore plus.

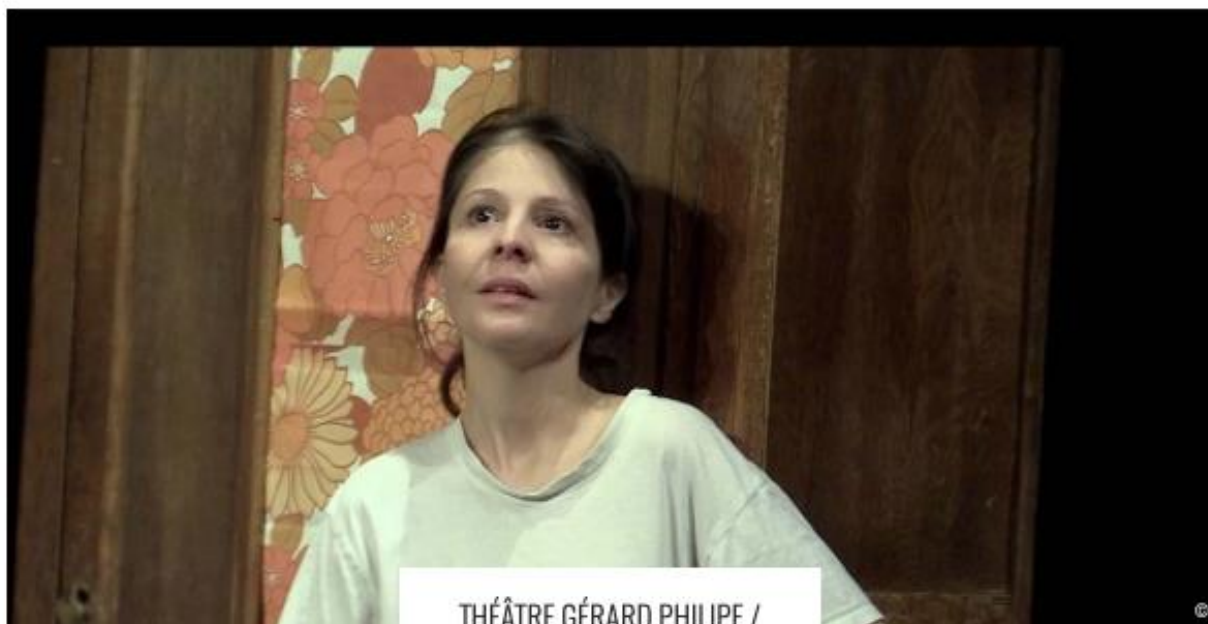
Théâtre de Belleville, mercredi et jeudi à 19h15, vendredi et samedi à 21h15. Durée : 1h10. Tel : 01 48 06 72 34. theatredebelleville.com

la terrasse

Le journal de référence du spectacle vivant

THÉÂTRE - PROPOS RECUEILLIS

Sabrina Kouroughli adapte et met en scène « L'art de perdre » d'Alice Zeniter



THÉÂTRE GÉRARD PHILIPPE /
TEXTE D'ALICE ZENITER / MISE EN
SCÈNE DE SABRINA
KOUROUGHLI

Publié le 20 décembre 2023 - N° 317

Sabrina Kouroughli adapte et met en scène le roman d'Alice Zeniter en réunissant Yema, la grand-mère, et Naïma la petite-fille qui reconstitue le puzzle de sa famille et interroge ses racines pour se reconstruire. Créé avec succès à Avignon en 2022, le spectacle est aujourd'hui repris au Théâtre Gérard Philipe.

« Lorsque j'ai découvert *L'Art de perdre*, ça a été un coup de cœur. Je me retrouvais dans cette histoire : la grand-mère analphabète, Kabyle parlant à peine le français, était comme la mienne. J'avais envie d'une saga familiale et, au départ, j'ai réuni une dizaine de comédiens pour saisir l'œuvre au niveau historique. Mais j'ai vite compris que ces grands-mères figées dans le temps et murées dans le silence familial offraient la clé pour adapter ce roman au-delà de la grande Histoire, dans le rapport à la transmission. Comment les petits-enfants mettent-ils des mots pour savoir ce qui s'est passé dans leur propre famille et ce qu'ont vécu ceux qui se sont tus, souvent malgré eux, parce qu'ils voulaient s'intégrer, se fondre dans la société et oublier leur histoire, alors que ce silence a pourtant laissé des séquelles ? C'est ce trajet qui m'a interpellée. J'avais envie moi-même de comprendre ce qui s'était passé dans ma famille.

Une histoire sans fin

Nous avons finalement fait le deuil de la troupe pour nous attacher au personnage de Naïma, cette femme d'aujourd'hui, en plein *burn out* au moment des attentats, qui déclenche sa recherche du passé familial pour comprendre d'où vient sa famille. Nous abordons l'œuvre depuis la cuisine de Yema, endroit où les langues se délient. À travers le dialogue entre la grand-mère analphabète et Naïma qui arrive avec son ordinateur, se reconstitue le puzzle de l'histoire. Ce roman n'est pas seulement l'histoire des Harkis, il permet de raconter tous les migrants d'aujourd'hui qui partent avec une valise en pensant revenir. Les blessures d'exil se transmettent de génération en génération. C'est une histoire sans fin, et je crois que le théâtre peut en témoigner. »

Propos recueillis par Catherine Robert

Un Fauteuil pour L'Orchestre

L'Art de perdre, d'Alice Zeniter, mise en scène de Sabrina Kouroughli au Théâtre de Belleville

Sep 06, 2023



© Gaëtan Vassart

ff Article de Sylvie Boursier

On a tous quelque chose de l'Algérie, ce pays continent de la Tadrart rouge au sud et de la Kabylie au nord. Le Sahara et la Suisse sous le même drapeau pour le dixième plus grand pays du monde, premier sur le continent africain et dans le monde arabe. Alice Zeniter, petite fille de Harkis, a brossé dans *L'art de perdre* une fresque épique et dérisoire sur le destin d'une de ces familles Kabyles qui ont connu l'exil en 1962, une fois signés les accords d'Evian. En métropole, les harkis se sont tus « L'Algérie les appellera des rats, écrit Alice Zeniter. Des traîtres. Des chiens. Des apostats. Des bandits. Des impurs. La France ne les appellera pas, ou si peu ». Les militaires français engagés dans la guerre sont eux aussi restés bouche cousue.

Sabrina Kouroughli adapte ce beau texte en concentrant l'action autour des liens entre Naïma, petite fille de harki, et Yema sa grand-mère kabyle. La jeune femme porte à la première personne le récit de sa famille, les souvenirs se chevauchent comme un puzzle à reconstituer avec en toile de fond la cuisine de Yema, brodeuse inlassable devant sa table en formica et en arrière-plan le tabouret ou siège de dos le grand père Ali, décédé depuis longtemps. En bord de scène la narratrice brise le silence, fait parler les disparus et nous embarque dans l'évocation de ce passé qui ne passe pas, la saison des nêfles en Kabylie, la peur, le camp de Rivesaltes, l'humiliation. C'est simple et limpide comme l'amour de Yema pour sa petite fille. Sabrina Kouroughli dans le rôle de Naïma tient la corde de bout en bout avec énergie, sensualité et humour. Elle danse ses émotions et nous fait comprendre par le rythme qu'elle arrive enfin à bon port. Fatima Aibout et Issam Rachyq-Ahrad, sont les grands parents qu'on aimerait tous avoir, d'une justesse et d'une humanité sans failles.

Cette adaptation aborde par petites touches la question de la transmission au sein des familles, ce qu'on se dit, ce que l'on cache, que les enfants découvriront plus tard. Par quelle alchimie intègre-t-on la perte ? Nous sommes tous issus d'un pays perdu, des bribes d'une histoire grandiose et pitoyable et comme Naïma « arrivés nulle part, nous sommes en mouvement, nous allons encore. » Harkis vient du mot Harka qui signifie le mouvement en arabe.

Le Club de Mediapart

Participez au débat

Vendredi 1^{er} juillet 2022 – écrit par Guillaume Lasserre

Sabrina Kouroughli, le pays de l'absence

Profondément affectée par les attentats de 2015 qui la renvoient à ses cheveux bruns, sa peau mate, au silence de son père, à la honte de son grand-père harki, Naïma interroge ses racines et finira par partir à leur recherche en Algérie. Sabrina Kouroughli adapte le très beau roman d'Alice Zeniter en quête de réconciliation avec la mémoire de sa famille.



La profondeur de scène est divisée en trois plans qui sont autant de strates temporelles. Chacun d'entre eux est occupé par l'un des protagonistes du récit à venir. Au premier plan, Naïma, trente ans, semble avoir trouvé un défouloir idéal en s'épuisant dans une danse aussi solitaire qu'endiablée. Derrière elle, Yema – formidable Fatima Aïbout –, sa grand-mère, est occupée à broder, assise devant la table en formica *vintage* sur laquelle est posée une assiette de makrouds

qu'on imagine faits maison. La cuisine est le lieu dans lequel se réunit la famille, le lieu du dialogue, là où l'on se remémore les souvenirs, où on se raconte les traditions autour d'un repas. À l'arrière-plan, un homme est assis, dos au public, habillé d'un curieux costume retro. S'il reste dans l'ombre, n'intervenant qu'à la fin de la pièce, on devine vite qu'il s'agit d'Ali, le grand-père que Naïma n'a pas assez connu, paysan enrichi, propriétaire d'une oliveraie florissante, celui qui a fui la terre de Kabylie natale et précipité l'arrivée familiale en France, changeant le cours de son histoire et celle des siens. Depuis quelque temps, Naïma a l'alcool triste. A chaque gueule de bois, tout devient impossible. « *Je ne vais pas y arriver* » répète-t-elle face à chacune des actions ordinaires qui lui semblent ces jours de lendemain de cuite insurmontables. Ainsi, se lever, se brosser les cheveux, et même respirer ne paraissent plus aller de soi. Heureusement, l'envie de vivre revient à chaque fois dès le jour suivant. « *C'est probablement parce que les lendemains existent que je bois encore. Il y a les lendemains de cuite – l'abîme. Et les lendemains de lendemain – la joie[1]* » confie-t-elle à l'adresse du public. Ces jours de détresse révèlent une certaine fragilité qui, habituellement latente, s'exprime pleinement dans ces moments particuliers où la fatigue et le dérèglement interne du corps provoqués par l'alcool viennent exacerber les émotions. Une fragilité qu'incarne magnifiquement Sabrina Kouroughli de sa voix tremblante formulant l'incertitude et les hésitations d'une jeune femme en perpétuelle construction. Avec la complicité de Yema, Naïma tente de trouver des réponses à ses questions, fruits d'une histoire familiale qui, si elle se devine dans l'histoire officielle, ne lui a jamais véritablement été racontée. Elle se souvient des silences de son grand-père, du

refus de son père de lui apprendre l'arabe. Elle partira seule en Algérie à la recherche de ses origines, dans un voyage qui prend la forme d'une quête de réconciliation avec la mémoire perdue de sa famille. L'humour qui traverse le spectacle de bout en bout permet de ne jamais tomber dans le pathos.



« *La liste de mes nouvelles peurs* »

Alice Zeniter et Sabrina Kouroughli partagent, entre autres choses, un héritage commun. Toutes les deux ont une grand-mère kabyle et analphabète, sachant à peine parler français, toutes deux ont un grand-père harki. Il n'est déjà pas simple d'être de culture musulmane dans une France en plein questionnements identitaires, rajouter en plus le poids des harkis, traîtres ou collaborateurs aux yeux des Algériens, victimes et serviteurs de la nation à ceux de la France, s'apparente à une double peine.

Avec « *L'art de perdre* », Alice Zeniter écrit, au-delà de la guerre d'Algérie, un roman sur l'exil dessinant une trame commune aux cheminements migratoires. Ainsi immigrés algériens mais aussi espagnols, vietnamiens ou malgaches retrouvent-ils leur histoire et celle de leur famille, dans un récit qui se veut pourtant géographiquement très éloigné. « *Parler de cette histoire, c'est parler d'un voyage qui ne finit jamais et dont il est impossible de déterminer l'arrivée*[2]. Car l'exil entraîne dans son sillage les générations suivantes » explique Sabrina Kouroughli. À l'été 1962, plusieurs milliers de personnes, hommes, femmes et enfants, pieds noirs, harkis et juifs d'Afrique du Nord, quittent l'Algérie. L'épisode est inédit par son ampleur. L'histoire des harkis est encore largement méconnue, faite de non-dits et de silences. « *Le drame des harkis n'a pas encore été écrit*[3] » notait en 2000 l'historien Charles-Robert Ageron, spécialiste de la colonisation française en Algérie. On regroupe sous ce vocable l'ensemble des supplétifs algériens engagés dans l'armée française afin d'assurer le maintien de l'ordre pendant la guerre d'Algérie. Ils ne répondent donc pas à un statut de militaire. C'est au moment de l'indépendance du pays que leur statut change, traîtres ou victimes comme cité plus haut. Durant la guerre d'Algérie, la France a tenté d'engager massivement les populations civiles sur place. La promesse de tous les accueillir avec leur famille sur le territoire métropolitain est révisée après les Accords d'Évian, la France arguant du fait qu'ils sont désormais des citoyens de droit local[4], futurs Algériens du nouvel état indépendant. Ils ne seront que quarante-deux mille cinq cents à trouver refuge dans l'Hexagone : ceux qui souhaitent s'engager dans l'armée française et ceux qui sont considérés comme les plus en danger. C'est avec ce dernier statut qu'arrivent Ali, Yema et leurs aînés en France. Le couple, posté à l'avant-scène, entame alors le récit d'une traversée migratoire qui a pour point de départ la Kabylie, terre natale, et qui se poursuit sur le bateau sur le pont duquel ils ne quittent pas des yeux Alger qui s'éloigne inexorablement jusqu'à devenir invisible. Curieusement, c'est cette dernière image d'Alger défilant puis disparaissant au loin qui hantera Ali sa vie durant. Lui qui n'avait jamais vu la capitale auparavant en fait son image d'Épinal, son leitmotiv mémoriel. Acheminés au camp de Rivesaltes après leur arrivée à Marseille, ils seront reçus par une assistante sociale qui explique à Yema,

enceinte, que ce serait sans doute mieux, par souci d'intégration, de donner au futur enfant un prénom français. Claude est le seul de leurs dix enfants à ne pas porter un nom arabe. Après le camp, Ali, persuadé d'être relogé dans le sud-est dont le climat est comparable à celui de la Kabylie, se retrouve avec femme et enfants à Flers, en Normandie, où on leur a attribué un logement HLM flambant neuf. La suite, Naïma la connaît par bribes. Yema et Ali quittent la scène une fois le récit achevé. On comprend alors qu'ils n'étaient que des fantômes qui hantent l'histoire, celle intime qui permet à Naïma de mieux se connaître, celle plus large, qui a abandonné des milliers d'hommes et de femmes comme eux et s'est accommodé ou du moins n'a rien fait, lorsque les premiers massacres ont débuté. Comment faire entendre la tragédie de ces sacrifiés de l'Histoire ?



L'adaptation pour la scène du roman d'Alice Zeniter place la relation entre Naïma et sa grand-mère au cœur du spectacle. C'est la plus jeune qui va finalement briser le silence de la première génération, qui avait choisi de se taire. Naïma rappelle à Yema qu'elle s'est mariée à quatorze ans, qu'elle a eu son premier enfant l'année suivante, se considérant chanceuse que ce soit un garçon – Hamid, le père de Naïma – et qu'elle en aura neuf autres dans les années qui suivirent. Longtemps, Naïma a cru son père quand il lui promettait de l'amener, sa sœur et elle, dans le pays d'où il vient.

Mais, inlassablement, chaque été, c'est à Dijon, chez les grands-parents maternels, que les fillettes passaient leurs vacances. Avec la décennie noire, leur père a définitivement renoncé à se rendre au pays. « *J'ai accepté que l'Algérie était trop dangereuse pour moi ! Et je me suis dit que j'irais plus tard, quand je serais prête* » confie Naïma.

De son héritage familial, elle n'a reçu que de maigres fragments : « *Un grand-père harki, un départ brutal, un père élevé dans la peur de l'Algérie. J'aimerais n'avoir peur de rien. Ce n'est pas le cas. J'ai doublement peur* » avoue-t-elle : « *J'ai reçu en héritage les peurs de mon père et j'ai développé les miennes* ». Pour s'endormir, Naïma fait des listes, du moins deux : une des peurs qui lui sont propres et une autre de celles dont elle a hérité comme la peur de commettre des fautes de français, de donner son nom et son prénom surtout aux personnes âgées, ou encore la peur d'être assimilée aux terroristes. Puis elle dresse aussi la liste de ses nouvelles peurs, parmi lesquelles celle que sa grand-mère se fasse agresser parce qu'elle porte le voile, celle de rencontrer la mort à une terrasse de café, celle d'une guerre civile qui éclaterait « *entre eux et nous* », entre les musulmans et les autres, et d'être alors incapable de déterminer son camp. Depuis les attentats, les musulmans n'ont jamais été aussi stigmatisés, sommés de se désolidariser des terroristes, comme si être de confession ou de culture musulmanes en faisait automatiquement des suspects. Le climat en France n'en finit pas de se détériorer, installant huit pour cent de la population française sur le banc des accusés, bouc-émissaires idéaux pour tous les maux qui frappent la société d'aujourd'hui.

« *L'art de perdre* » pose la question de la transmission à travers trois générations. À la présence scénique des grands-parents répond l'absence et le quasi-silence des parents, la deuxième génération, dont la seule manifestation est le court échange entre Naïma et son père lorsqu'elle appelle ses parents et qu'il décroche. Tout, dans la voix, dans l'attitude de la jeune femme laisse transparaître l'anxiété. On comprend vite qu'elle n'a pas l'habitude de les appeler souvent, mais l'appréhension semble redoublée en raison de l'annonce du voyage en Algérie qu'elle a décidé d'entreprendre, voyage que lui avait si souvent promis son père lorsqu'elle était enfant. Peut-être qu'en évitant soigneusement de s'y rendre, le père souhaite préserver le pays rêvé qu'il s'est construit, plutôt que d'être projeté dans celui existant qu'il ne connaît pas. Garder cette absence de l'Algérie, c'est aussi la question que se pose Naïma : « *Je perdrais l'absence de l'Algérie peut-être, une absence autour de laquelle ma famille s'est construite depuis 1962. Il faudrait remplacer un pays perdu par un pays réel. C'est un bouleversement qui me paraît énorme* » avoue-t-elle à Sol, sa colocataire. Naïma réalise que son histoire est « *une histoire sans héros, une histoire qui clôt le conte de fée* ». Pour Sabrina

Kouroughli, cette adaptation théâtrale du roman était essentielle afin de « *comprendre aujourd'hui comment chaque jour, des personnes sont obligées de quitter leur maison, souvent brutalement. Fuir un conflit ou la misère, échapper à des persécutions, vouloir un avenir meilleur. De Syrie en Afghanistan, d'Érythrée en Ukraine, autant de déracinés* ».

[1] Les citations sont extraites de Alice Zeniter, *L'art de perdre* (Comment faire ressurgir un paysage du silence ?), adaptation pour la scène, version finale 24 juin.

[2] Sabrina Kouroughli dans sa note d'intention



JEUDI 07 JUILLET 2022

INTERVIEW | « M'adapter moi-même ? Je n'étais pas sûre d'en être capable... »

ALICE ZENITER, GONCOURT DES LYCÉENS EN 2017 POUR « L'ART DE PERDRE »

« **L'ART DE PERDRE** », le roman sur le déracinement d'Alice Zeniter, Goncourt des lycéens en 2017, fait l'objet de deux adaptations théâtrales dans le Festival off d'Avignon. Elle-même à la tête d'une compagnie de théâtre, l'autrice s'est laissée convaincre par les deux projets.

« **L'Art de perdre** » est adapté deux fois à Avignon. Avez-vous laissé les compagnies en faire ce qu'elles voulaient ?
ALICE ZENITER. À peu près. Je leur ai juste dit que c'était important pour moi qu'il y ait la présence des deux autres langues en plus du français, l'arabe et le kabyle, même si c'était ponctuel. Mais c'est tout. J'ai fait mon livre et, si je laisse les droits, je ne vais pas contrôler le spectacle. J'ai moi-même une compagnie de théâtre. Si j'avais eu envie d'en faire un spectacle avec ma vision, je l'aurais fait. Dès lors que je la laisse à d'autres, je les laisse faire ce qu'elles veulent.

Vous n'avez pas eu l'envie de le monter ?
Non. Parce que ça aurait été un travail assez conséquent.



Pour Alice Zeniter, l'adaptation théâtrale d'un roman doit « s'éloigner du livre ».

M'adapter moi-même ? Je n'étais pas sûre d'en être capable...

Qu'est-ce qui vous a convaincue de leur accorder les droits d'adapter ?

L'envie de l'artiste de s'en emparer avec des choses à dire et en l'emmenant dans une direction propre. La compagnie Filigrane III y intègre l'histoire des harkis des bassins miniers du Nord où elle est implantée et ramène « *L'Art de perdre* » à la maison. Sabrina Kouroughli, elle, a rapidement voulu axer sur

la transmission entre la grand-mère et la petite-fille, ce qui est assez peu présent dans mon livre, et l'emmène encore ailleurs en s'appuyant sur son histoire.

Qu'est-ce qu'une bonne adaptation, selon vous ?

Elle s'éloigne du livre, justement. Parce qu'il existe déjà, à trop coller, on s'expose à en faire juste une version orale. C'est un spectacle de théâtre, il faut que quelque chose tienne la scène. C'est notamment pourquoi je n'ai pas voulu lire les textes, je veux les découvrir comme spectacle, voir comment ça fonctionne sur le plateau et pas sur le papier, sinon je risque de faire des comparaisons. Une bonne adaptation s'éloigne suffisamment pour s'épanouir dans son art propre. Et elle marche pour celui qui connaît l'œuvre originale et celui qui ne la connaît pas. Pour celui-là, c'est une œuvre en soi et nul besoin de références. Pour celui qui connaît, il y a un plaisir particulier d'avoir les références, de percevoir des détournements, de se dire : ça, c'est malin!

PROPOS RECUEILLIS PAR S.M.

Télérama

Théâtre : les meilleurs spectacles à Paris en septembre 2023 / Coup de coeur TTT

L'Art de perdre

En adaptant au théâtre le sensible roman d'Alice Zeniter, publié en 2017, la comédienne Sabrina Kouroughli a su montrer sur scène, avec des moyens simples, le tiraillement entre le besoin de s'épanouir et un passé mal connu. D'un côté, Yema, une vieille femme venue d'Algérie, toute à sa broderie, qui lève parfois un œil aimant vers Naïma, sa petite-fille. De l'autre, cette dernière, partie étudier seule dans une grande ville. La jeune femme partage les aspirations de sa génération, mais s'interroge sur l'origine de sa colère rentrée. Pieds nus, yeux écarquillés derrière de grandes lunettes, Naïma-Sabrina ouvre ce récit par une improvisation dansée... Une bulle de liberté dans laquelle elle fait plaisir à voir et qui tranche avec l'introspection inquiète qu'elle mène ensuite. Car son grand-père a fui l'Algérie, dans l'urgence, en 1962, sans lui avoir transmis les clés de son pays natal. Au contraire... Naïma n'a d'autre but que de retracer peu à peu les contours de ce vide. — E.B

TTT D'Alice Zeniter, mise en scène de Sabrina Kouroughli. Durée : 1h10. Jusqu'au 30 sept., 19h15 (mer., jeu.), 21h15 (ven., sam.), Théâtre de Belleville, 94, rue du Fbg-du-Temple, 11e, 01 48 06 72 34. (12-27 €).

critique / L'Art de perdre ou la recherche de l'Algérie

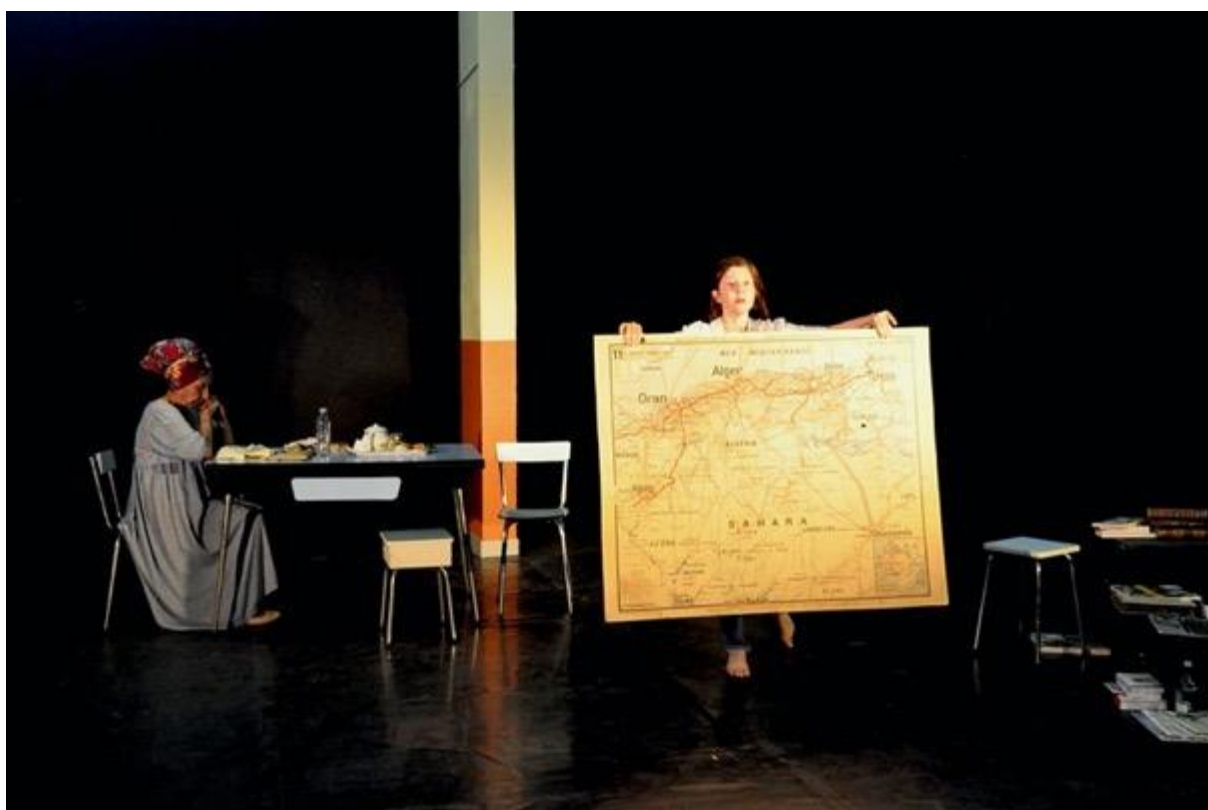


Photo Gaëtan Vassart

Prix Goncourt des Lycéens 2017, *L'Art de perdre* est adapté par la metteuse en scène et comédienne Sabrina Kouroughli. Un spectacle où se raconte la nécessité de la transmission pour construire son identité.

Lorsque *L'Art de perdre* débute, Yema, la grand-mère, est assise à une table de cuisine où elle brode. Devant elle, des makrouds (pâtisseries maghrébines) et du thé, dont Naïma, sa petite-fille et personnage central du récit, se servira à la fin de la pièce pour symboliser ses avancées dans sa quête d'identité. **D'emblée, cette cuisine – dont la scénographie simple installe immédiatement une atmosphère familiale – apparaît comme un lieu de dialogue, de rencontre entre le passé et le présent, entre une grand-mère et sa petite-fille.** Naïma, quant à elle, est affalée sur une malle, et regarde un film américain, le son monté au maximum. Une musique succède au film et la jeune femme se lève. Après une danse aux accents épileptiques, elle s'engage dans un monologue larmoyant à propos de ses gueules de bois, qui la conduit à lister ses peurs : celles qui lui sont propres, et celles héritées de son père. Un père qui,

ayant « *confondu intégration et politique de la terre brûlée* », selon les mots de Naïma, refuse de parler à ses filles de son pays d'origine, l'Algérie, dont la famille a dû s'enfuir en 1962.

L'adaptation du roman d'Alice Zeniter réalisée par Sabrina Kouroughli se concentre sur sa partie familiale, plutôt que sur sa partie historique. De fait, la pièce s'organise principalement autour d'un monologue de Naïma (brillamment interprétée par Sabrina Kouroughli), dont les interrogations identitaires ont vu le jour à la suite des attentats terroristes survenus en Algérie, et d'un ensemble de dialogues introspectifs avec sa grand-mère (incarnée par **Fatima Aibout**). Fidèle au livre, elle nous conduit du douloureux abandon forcé de la Kabylie par la famille de Naïma, à la suite de la signature des accords d'Évian, jusqu'en France où, avec d'autres harkis (ou ceux considérés comme tels), ces « oubliés » seront parqués pendant des années au camp de Rivesaltes. Ils se retrouveront ensuite logés en périphérie d'un village normand, dans des barres HLM où, petit à petit, ils reconstruiront leur vie. En parallèle, nous suivons les difficultés contemporaines de Naïma à partir pour l'Algérie, ce pays dont elle a « *peur de perdre l'absence* ».

Si, dans la mise en scène de Sabrina Kouroughli, le décor reste identique au fur et à mesure des déménagements forcés, tout comme entre l'Algérie et la France, c'est que, aux yeux de Naïma, l'Algérie, à défaut d'autre transmission, s'incarne dans la table en formica de sa grand-mère couverte de pâtisseries et de thé. Les lumières, en revanche, évoluent selon les personnages endossés par Sabrina Kouroughli : un membre de l'association des anciens combattants pour la France en Algérie, le juge français qui accorde la nationalité aux réfugiés, mais aussi le père de la jeune femme. À l'avant-scène, se trouve également un olivier, référence à la source de fortune du grand-père de Naïma en Kabylie avant leur abrupt départ. Loin d'être un simple élément de décor, cet arbre représente – comme l'explique Sabrina Kouroughli dans sa note d'intention – un symbole de vie, de force, de résilience et d'éternité. Il incarne à sa manière les liens des personnages avec leur histoire, la complexité de leur rapport à celle-ci, comme le nécessaire dépassement des traumatismes. **Autant de questions que cette adaptation théâtrale porte avec sincérité et conviction.** Hanna Bernard – www.sceneweb.com

L'Art de perdre

Texte Alice Zeniter

Mise en scène et Adaptation Sabrina Kouroughli

Avec Sabrina Kouroughli, Fatima Aibout, Issam Rachyq-Ahrad

Collaboration artistique Gaëtan Vassart

Production Compagnie La Ronde de Nuit

Aide au projet DRAC Île-de-France, Ministère de la Culture et de la Communication, Spedidam

Résidences CENTQUATRE (Paris), Théâtre Gérard Philipe – CDN de Saint-Denis, Carreau du Temple (Paris)

Durée : 1h15

Théâtre de Belleville – Paris
Du 1er au 30 septembre 2023
Mer. et Jeu. : 19h15
Ven. et Sam. : 21h15

13 octobre 2023
Centre Culturel Boris Vian – Les Ulis (91)

20 octobre 2023
Mémorial de la Guerre d'Algérie
Hauts lieux de la mémoire nationale en Île-de-France (75)

17 & 18 octobre 2023
Théâtre Jean Vilar -Suresnes (92)

30 novembre 2023
ABC Dijon (21)

7 décembre 2023
Communauté d'Agglomération Mont-Saint-Michel - Normandie (50)

12 décembre 2023
Théâtre du Pilier – Belfort (90)

du 25 janvier au 9 février 2023
Théâtre Gérard Philipe-Centre Dramatique National de St-Denis (93)

9 & 10 avril 2024
Moulin du Roc-Scène Nationale de Niort (79)

13 avril 2024
Théâtre de Grasse – scène conventionnée d'intérêt national (06)

16 avril 2024
Théâtre de l'Olivier à Istres – Scènes et Cités (13)

« L'art de perdre »

Le bel art est toujours gagnant

27 juillet 2022



« On emporte un peu sa ville/Aux talons de ses souliers/Quand pour vivre plus tranquille/On doit tout abandonner » chantait Enrico Macias jadis. Mais est-ce toujours vrai ? On peut devoir tout abandonner et ne rien emporter dans ses pas. Pire, on peut s'adonner méthodiquement à tout oublier, à ne rien garder, à tout perdre de son passé, comme une amnésie décidée, décrétée.

En 2017, Alice Zeniter petite fille de harkis recevait le prix Goncourt des lycéens pour son roman, *L'art de perdre* (Éditions Flammarion) Cette pièce en est la libre adaptation et disons-le d'emblée, une adaptation fort réussie !

La mémoire de la famille Zéniter est comme tant d'autres familles de harkis marquée injustement du sceau de l'infâmie et ce aux yeux des deux camps qui se sont affrontés durant la guerre d'Algérie : pour l'armée française les harkis collaboraient et trahissaient leur pays au profit de la France et pour le FLN, ils collaboraient et trahissaient leur pays, l'Algérie. Car les harkis croyaient en la France, en particulier quand les pères avaient combattu dans la Grande Guerre. En 1962, ils ont cru que le pays de l'Égalité s'occuperait dignement d'eux. Dans le cas Zeniter, le grand-père a posé à son arrivée à Marseille une sorte d'interdit de mémoire et de paroles sur le passé kabyle de la famille. Dans « Zeniter » il y a « terre », il y a « nie » de *nier* et cela ne s'est pas fait de façon « zen »...

Troisième génération, celle de l'autrice : ce doit être bizarre que ne pas pouvoir se défaire d'une assignation identitaire qui ne nous parle pas, qui reste sans écho intérieur, non transmise. C'est comme si la situation au moment de l'Indépendance se répétait : *le cul entre deux chaises* et ils sont deux à vous retirer la chaise ! Intenable. Déterrer le passé douloureux ? Courage ! Dans toute injonction familiale à l'oubli, il y a toujours dans la descendance « un petit soldat qui se lève » pour faire le chemin inverse en pensée d'abord, en action ensuite. C'est l'histoire de Naïma, personnage central de *L'art de perdre*, roman et pièce.

Mais comment adapter en à peine une heure de spectacle une saga de six-cents pages ? Aller à l'essentiel du drame intime en laissant dans l'ombre la dimension historique du livre. Le faire avec une grande sensibilité dans le jeu pour faire passer cet essentiel. Faire preuve d'une vraie intelligence de

la monstration théâtrale. En effet, le choix des passages retenus est important mais sans un dispositif performant rien ne serait passé. L'adaptation et la mise en scène de Sabrina Kouroughli qui tient également le rôle de Naïma est d'une redoutable efficacité dans une simplicité déroutante. Sur le plateau, trois lieux et temps distincts. Ils seront appelés à se croiser, se rencontrer par-delà les frontières du temps – celles de l'espace sont franchissables et c'est aussi le sujet de la pièce ! – avec toute la poésie d'un voyage dans la mémoire qui se concrétise sur scène par quelques pas de côté. Au premier plan, celui du présent, Naïma nous parle dans sa chambre, avec au sol des souvenirs, livres, objets, disques, photos, une carte de l'époque coloniale.... Un peu en retrait, plan d'un passé intermédiaire à Flers dans l'Orne où la famille après des années passées sous la tente au camp de Rivesaltes, fut enfin installée dans le dur d'une HLM : la grand-mère kabyle, très digne à sa table de cuisine formica devant thé à la menthe et makrouds. Elle est celle qui assura une certaine transmission : les saveurs orientales, quelques senteurs linguistiques et des morceaux d'histoire familiale. En fond de plateau, le grand-père assis sur une chaise, c'est un passé plus lointain, celui du moment de l'exil : il est de dos, valise au pied et reste muet. Double sens de son mutisme : celui historique du renoncement au pays natal ; celui scénographique du refus de participer au questionnement sur le passé. Naïma évoque sa vie parisienne, la galerie d'art où elle travaille, ses amants mais elle en vient très vite au récit familial. Progressivement, Yema la grand-mère (Fatima Aibout) puis plus tard, Ali le grand-père (Issam Rachyq Ahrad) qui se retournera, parleront à leur tour comme un réveil de la mémoire mais aussi l'acceptation de transmettre, une décision d'assumer un passé et de le subsumer sous le présent vivant et actif de Naïma. Palestro en Kabylie, les états de service d'Ali en 14, le départ, Rivesaltes, la Normandie... Tout cela sans pathos avec un certain humour et même de la légèreté dans la gravité. La petite soldate Naïma gagnera-t-elle la bataille du souvenir ? Avec la collaboration artistique de Gaëtan Vassart et celle de Marion Stoufflet pour la dramaturgie, Sabrina Kouroughli nous offre un bijou de théâtre, un écrin sur l'exil. Passage de relais et émancipation du passé par une mémoire revivifiée et une liberté de pensée et d'action qui ne craint pas le retour sur les traces.

Mais perdre est-il un art ? Comment pourrait-on s'employer à perdre *avec art* ? Le titre du livre de Zeniter est inspiré d'un poème d'Elizabeth Bishop (1911-1979) auquel l'autrice emprunte également une sorte de sagesse négative : « Dans l'art de perdre, il n'est pas dur de passer maître ; tant de choses semblent si pleines d'envie d'être perdues que leur perte n'est pas un désastre. » Certes, les générations d'humains sont pleines de choses perdues volontairement ou non. La perte est peut-être parfois nécessaire pour réinventer ou se renouveler. Inutile de se lamenter sur la perte, ce serait perdre doublement : ce qui est perdu et le présent ! Mais le théâtre est tout le contraire d'un art de la perte ! Il nous donne à regarder mais aussi à garder présent sur une scène et par le jeu vivant des acteurs ce qui n'est plus ou existe ailleurs. Si l'exil peut devenir un art de perdre, le théâtre que nous propose Sabrina Kouroughli est un art du gain. Elle nous amène exactement là où chacun a quelque chose à décider, à choisir sur le terrain d'une mémoire à revisiter et dépasser sans la renier. Naïma a ce courage de faire un voyage à rebours vers son propre futur. Ce théâtre serait un anti-exil, non pas une perte du sol, un « hors sol » mais un nouveau sol, celui de la scène, plancher où Naïma est assise et où nous pouvons nous tenir et rejouer en d'innombrables variations et artifices nos ancrages, nos identités, nos attachements, tous nécessairement travaillés par leurs contraires : arrachements, altérités, séparations.

Un immense merci à la compagnie Ronde de Nuit.

Jean-Pierre Haddad

Création Avignon Off. Au 11, 11 bd Raspail du 10 au 26 juillet.

La compagnie Ronde de Nuit de Sabrina Kouroughli et Gaëtan Vassart défend depuis 2020 un projet artistique en partenariat avec des lycées d'accueil et leurs élèves, autour de « l'art de perdre » et de l'exil, combinant théâtre et vidéo. Lien : www.larondedenuit.fr

HOTTELLO

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE 1 JUILLET 2022



Crédit photo : Gaëtan Vassart

L'Art de perdre (Comment faire resurgir un pays du silence ?), d'après *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter (Flammarion), mise en scène et adaptation de Sabrina Kouroughli. Collaboration artistique de Gaëtan Vassart, dramaturgie de Marion Stoufflet, son Christophe Séchet. Avec Fatima Aibout, Sabrina Kouroughli, Issam Rachyq-Ahrad.

L'art de perdre, selon l'auteure Alice Zeniter, consciente du parallélisme avec la situation actuelle des migrants, est un roman sur l'exil, au-delà de la Guerre d'Algérie. Un voyage sans fin et dont il est impossible de déterminer l'arrivée, l'exil entraînant dans son sillage les générations suivantes.

Sabrina Kouroughli, comédienne pétillante – adaptatrice du roman, interprète et metteuse en scène de *L'Art de perdre* -, s'est retrouvée dans ce conte en forme de saga historique – même histoire. La narratrice trentenaire, petite-fille de harki, en quête de ses origines, entreprend un voyage en Algérie sur la trace de ses ancêtres, à la recherche d'une réconciliation avec la mémoire familiale.

Soixante ans après l'Indépendance de la Guerre d'Algérie, se fait entendre la tragédie des sacrifiés de l'Histoire, ceux qui quittèrent l'Algérie à l'été 1962, dans un véritable *Art de perdre*. Eloge d'une famille ascendante dont les figures – des fantômes – ont peut-être à peine existé pour la descendante, mais n'en ont pas moins fait preuve d'une belle résistance à « être » indûment.

Se pose la question de la transmission – pays, culture, langue, histoire, silences compris -, les personnages représentant trois générations, des grand-parents aux parents et aux enfants.

Naïma reconstitue le puzzle de sa famille devant sa grand-mère Yema, et son grand-père Ali, quand ses grand-parents et leurs enfants posent le pied sur le sol de France – un récit où elle prend conscience qu'elle affronte « *une histoire sans héros, une histoire qui clôt le conte de fée* ».

Elle travaille dans une galerie d'art à Paris quand les attentats résonnent comme un électrochoc, la renvoyant à sa peau mate, à ses cheveux bouclés, à ses origines, au silence de son père, et à la honte de son grand-père harki. A travers la relation de Naïma à sa grand-mère, gardienne du temple, elle retrace le parcours des siens, entre humour et anecdotes, retrouvant une paix.

Sur la scène, sa grand-mère épluche les légumes dans la cuisine en Formica de son appartement de Flers, le grand-père se tient muré dans le silence d'une mémoire tue. Puis l'ancêtre s'éveille, revit son départ forcé de Palestro pour le camp de Rivesaltes dans le sud de la France, durant deux ans, avant de s'installer en Normandie avec les siens – difficile est l'intégration du Harki.

L'expérience amère de ces « oubliés » et « dominés » est portée par ce même grand-père, fantôme de trente-sept ans qui surgit dans le réel, et retrace pour Naïma la trajectoire des Zekkar:

« Si on arrive à se rendre jusqu'à Tefeschoun, nous pourrons passer en France. Là-bas ils ont un camp pour les harkis. 1. Sauver Hamid mon fils aîné. 2. Me sauver moi-même. 3. Te sauver toi, ma femme, et mes autres enfants, Kader et Dalila. 4. Tout le reste. Quand le bateau se met à vibrer, je fixe le paysage dans ma tête. Mais qu'est-ce que c'est, ce paysage ? C'est pas le mien. C'est pas la Kabylie. C'est la ville d'Alger, des immeubles où vivent des gens que je ne connais pas, des rues dont j'ignore les noms. Le bateau recule lentement dans les eaux du port.

Je vois l'image étrange d'une corde, attachée à l'arrière de l'énorme ferry et reliée à la côte, le bateau s'éloigne et tout le pays est entraîné lentement dans la mer : la Cathédrale et la Casbah, la Grande Poste, le Jardin des Plantes, les figuiers, les oliviers. Tout le Sahara grain par grain disparaît dans les vagues, dans la Méditerranée. »

Quitter un pays, des origines, et partir vers l'inconnu : telle est la condition des déracinés du temps qui fuient Syrie, Afghanistan, Erythrée, Ukraine, des migrants en cours, politiques et économiques, échappant au conflit, à la misère, aux persécutions et à la mort, dans le désir d'un avenir meilleur.

La grand-mère Fatima Aibout recèle en elle la dignité de celle qui a le savoir, l'expérience et la distance, quand le grand-père Issam Rachyq-Ahrad, disparu, garde intacte la volonté responsable qui le motivait.

L'ardente Sabrina Kouroughli porte le propos avec belle élégance, s'interrogeant face public, prenant le spectateur à témoin, à l'écoute des informations dispensées pour les commenter, dansant et s'oubliant un peu, avant de tout ressaisir encore, alerte et allègre, souriante et décidée.

Un spectacle lumineux de sensations mi-figue mi-raisin hissées jusqu'à la paix retrouvée avec soi.

Véronique Hotte

Avignon Off, du 10 au 29 juillet 2022 à 10h30, relâches les 12, 19 et 26 juillet au . ***11 Avignon***, 11 boulevard Raspail. Tél : 04 84 51 20 10, www.11avignon.com

Théâtre : La Ronde de nuit à Uzès pour son spectacle "L'art de perdre"

Judi 29 février, l'association du théâtre populaire d'Uzès et de l'Uzège reçoit la Cie La Ronde de nuit pour son spectacle "L'art de perdre", à l'Ombrière.



D.R. - Sabrina Kouroughli interprète l'héroïne de cette histoire familiale poignante.

[L'association du théâtre populaire](#) d'Uzès et de l'Uzège reçoit la Cie La Ronde de nuit pour son spectacle "L'art de perdre".

"L'art de perdre", avant d'être une pièce de théâtre est un livre événement d'Alice Zeniter, récompensé par de nombreux prix, dont le prix Goncourt des lycéens. Dans cette saga historique, la narratrice, Naïma, part à la recherche de ses origines et entreprend un voyage en Algérie sur les traces de ses ancêtres.

A LIRE AUSSI

[Du théâtre à Montfrin](#)

Si la romancière dévoile **la tragédie de ces sacrifiés de l'histoire** que furent les **harkis**, la comédienne et metteuse en scène **Sabrina Kouroughli** dresse le portrait d'une jeune femme d'aujourd'hui qui est l'écho de tous les exils et les déchirements.

Pieds nus et yeux écarquillés, elle ouvre le spectacle par une **danse tout en vrilles**, volutes et saccades. Les bras, le ventre, les jambes, les mains, le corps entier se met à trembler dans un élan **de liberté**. Une liberté qui tranche avec l'introspection inquiète qu'elle mène ensuite. Car on est **au lendemain des attentats de novembre 2015**. Et la jeune femme ressent les regards posés sur sa peau mate...

Pour reconstituer **le puzzle de l'histoire familiale**, elle interroge sa grand-mère et convoque le fantôme de son grand-père Ali, porteur de la mémoire du passé. Non sans humour, les anecdotes familiales se succèdent et permettent à Naïma de rompre les chaînes du silence et de se sentir apaisée.

Si le propos est poignant et l'interprétation de **Sabrina Kouroughli** et de ses deux partenaires (Fatima Aïbout et Issam Rachyq-Ahrad) profondément émouvante, on ne tombe jamais dans le pathos. Les trois comédiens délivrent une performance tout en sobriété et en dignité pour ce spectacle plein de nostalgie et de légèreté. Une réussite.

Judi 29 février à 20h15, à l'ancien Évêché. Tarifs : entre 8 € et 19 €.

Infos et réservations :

04 66 03 14 65, 06 86 85 81 35

et atp.uzes.uzege@orange.fr



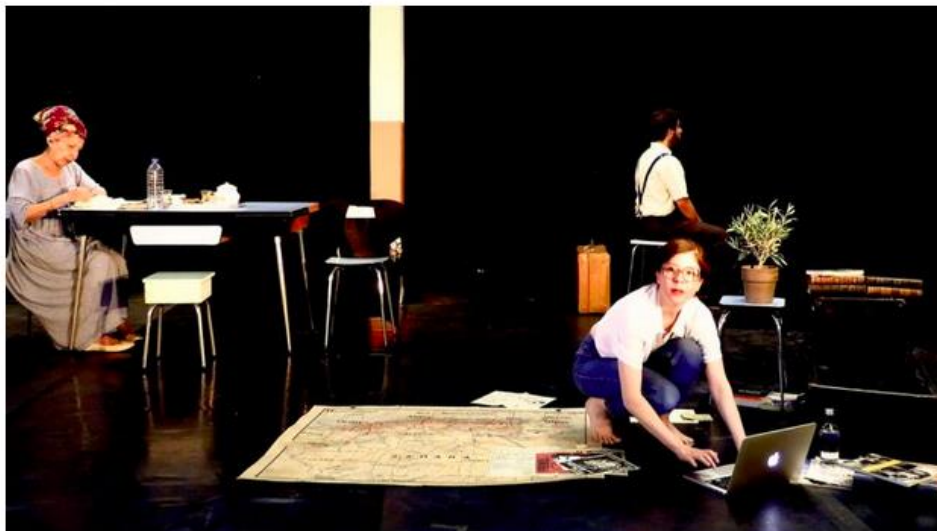
FESTIVAL D'AVIGNON CRITIQUES THÉÂTRE

Pays réel, pays rêvé : Alice Zeniter et les héritiers du silence

L'Art de perdre

Par Célia Sadai

© 11 juillet 2022 Article publié dans I/O n°114



(c) Gaëtan Vassart

« C'est long, de faire ressurgir un pays du silence, surtout l'Algérie » (Alice Zeniter). À l'heure de la célébration du soixantième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, le 11 programme une adaptation du roman « L'Art de perdre » d'Alice Zeniter, mise en scène par Sabrina Kouroughli. Un regard juste sur notre histoire collective.

En mars 2021, la France reconnaît la torture et l'assassinat de l'avocat nationaliste algérien Ali Boumendjel, dont la mort en 1957 avait été maquillée en suicide. Ce geste s'inscrit dans une politique de « pacification mémorielle » : en janvier 2021, le Président Emmanuel Macron charge en effet l'historien Benjamin Stora de rédiger un rapport public portant sur la « réconciliation des mémoires » liées à la colonisation et à la guerre d'Algérie. L'initiative paraît toutefois précipitée et, partout, la même question : de quelles mémoires parle-t-on ? Des mémoires à la fois silencieuses sous le poids du trauma colonial ou vaincues face au grand récit national français. Mais avec « L'Art de perdre » paru

en 2017, Alice Zeniter s'est emparée d'un genre nouveau, le récit de filiation. Descendante de harki, version honteuse du fellaga dans l'imaginaire collectif, elle y évoque les silences de l'héritage qui lui a été légué. Comme d'autres artistes français issus de la diaspora algérienne – la réalisatrice Maiwenn, la romancière Faïza Guène ou le rappeur Médine –, Alice Zeniter met en scène la fabrique de l'appartenance à un pays rêvé, souvent d'ailleurs au seuil du cauchemar.

C'est le parti pris de Sabrina Kouroughli qui signe une adaptation de « L'Art de perdre » sous la forme d'une enquête mémorielle et onirique. Entre silence et fantôme, la metteuse en scène campe une Algérie ambiguë, une relation aux origines où rien ne va de soi. La Naïma d'Alice Zeniter (Sabrina Kouroughli) assume une algérianité fébrile et névrosée qui cherche à vocaliser les silences qui l'enveloppent – sur le plateau, le noir domine et spatialise un rituel d'exhumation des mémoires. Des mémoires sans verticalité, collectées au fond d'une malle sans souvenirs, dans les lignes d'un article Wikipédia ou encore au fil des pages des mémoires du général de Gaulle. Des mémoires collectées en invoquant les spectres du passé (Fatima Aibout et Issam Rachyq-Ahrad), là-bas, pendant la guerre. En vain. Ici, la dramaturgie ne promet pas la réparation, mais transforme la perte. De pays absent en pays rêvé, l'Algérie des héritiers du silence est un pays perdu à jamais. Mais ce qui se joue est ailleurs, dans les échos de l'appel-réponse de Naïma et ses fantômes, pourvu qu'on les vocalise, les silences.

INFOS

FESTIVAL : [FESTIVAL D'AVIGNON](#)

L'Art de perdre

Genre : [Théâtre](#)

Texte : [D'après Alice Zeniter](#)

Conception/Mise en scène : [Sabrina Kouroughli](#)

Distribution : [Fatima Aibout](#), [Issam Rachyq-Ahrad](#), [Sabrina Kouroughli](#)

Lieu : [11 Avignon](#) ([Avignon](#))

A consulter : <https://www.festivaloffavignon.com/programme/2022/l-art-de-perdre-s31223/>





Festival d'Avignon

Serebrennikov — Eggermont — Warlop — El Conde de Torrefiel — Tillet — Kouroughli
Fournet — Vigier — Vialle — Doherty — Watkins — Dufresne & Béland — Rencontres d'Arles

REGARDS

OFF

L'ART DE PERDRE

TEXTE D'APRÈS ALICE ZENITER | MISE EN SCÈNE SABRINA KOUROUGHLI
11 AVIGNON À 10H30

« Naïma travaille dans une galerie d'art à Paris quand les attentats résonnent comme un électrochoc : cela la renvoie à sa peau mate, à ses cheveux bouclés, à ses origines, au silence de son père et à la honte de son grand-père harki. »

PAYS REEL, PAYS RÊVÉ : ALICE ZENITER & LES HÉRITIERS DU SILENCE

— par Célia Sadou —

« C'est long, de faire ressurgir un pays du silence, surtout l'Algérie » (Alice Zeniter). À l'heure de la célébration du soixantième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, l'adaptation du roman « L'Art de perdre » d'Alice Zeniter offre un regard juste sur notre histoire collective. En mars 2021, la France reconnaît la torture et l'assassinat de l'avocat nationaliste algérien Ali Boumendjel, dont la mort en 1957 avait été maquillée en suicide. Ce geste s'inscrit dans une politique de « pacification mémorielle » : en janvier 2021, le Président Emmanuel Macron charge en effet l'historien Benjamin Stora de

rédiger un rapport public portant sur la « réconciliation des mémoires » liées à la colonisation et à la guerre d'Algérie. L'initiative paraît toutefois précipitée et, partout, la même question : de quelles mémoires parle-t-on ? Des mémoires à la fois silencieuses sous le poids du trauma colonial ou vaincues face au grand récit national français. Mais avec « L'Art de perdre », Alice Zeniter s'est emparée d'un genre nouveau, le récit de filiation. Descendante de harki, version honteuse du fellaga dans l'imaginaire collectif, elle y évoque les silences de l'héritage qui lui a été légué. Comme d'autres artistes français issus de la diaspora algérienne — la réalisatrice Maïwenn, la romancière

Faïza Guène ou le rappeur Médine —, Alice Zeniter met en scène la fabrique de l'appartenance à un pays rêvé, souvent d'ailleurs au seuil du cauchemar. C'est le parti pris de Sabrina Kouroughli qui signe une adaptation de « L'Art de perdre » sous la forme d'une enquête mémorielle et onirique. Entre silence et fantôme, la metteuse en scène campe une Algérie ambiguë, une relation aux origines où rien ne va de soi. La Naïma d'Alice Zeniter (Sabrina Kouroughli) assume une algérianité fébrile et névrosée qui cherche à vocaliser les silences qui l'enveloppent — sur le plateau, le noir domine et spatiale un rituel d'exhumation des mémoires. Des mémoires

sans verticalité, collectées au fond d'une malle sans souvenirs, dans les lignes d'un article Wikipédia ou encore au fil des pages des mémoires du général de Gaulle. Des mémoires collectées en invoquant les spectres du passé (Fatima Aïbout et Issam Rachyq-Ahrad), là-bas, pendant la guerre. En vain. Ici, la dramaturgie ne promet pas la réparation, mais transforme la perte. De pays absent en pays rêvé, l'Algérie des héritiers du silence est un pays perdu à jamais. Mais ce qui se joue est ailleurs, dans les échos de l'appel-réponse de Naïma et ses fantômes, pourvu qu'on les vocalise, les silences.

Sélection Théâtre 11, Festival Off Avignon

Samedi 16 Juillet, 2022 – Laura Plas

Coup De Cœur, Critique, Festival Off Avignon, Les Trois Coups, Provence-Alpes-Côte D'Azur, Théâtre

Les plus ou moins belles infidèles du 11 à Avignon

Pas envie d'attendre la rentrée littéraire ? Vous pouvez découvrir trois adaptations de romans pour la scène. Deux coups de cœur : « Monte Cristo » et « L'Art de perdre », et un coup dans l'eau, avec « Et leurs enfants après eux ».

L'art de perdre... et de sélectionner

Belle infidèle, l'adaptation que propose Sabrina Kouroughli convainc précisément par la distance qu'elle ose prendre avec le roman d'Alice Zeniter. En effet, elle choisit de resserrer la proposition (une heure à peine de spectacle) autour de deux femmes : la narratrice et sa grand-mère, si bien interprétée par Sabrina Kouroughli et surtout par Fatima Aibout, doucement radieuse. Cette dernière, présence souvent discrète et affairée, donne corps à ces *yema* (grand-mères) dont le sourire fin s'oppose aux avanies de l'existence. Il suffit que, quittant son un travail d'aiguille, elle se tourne vers nous pour que tout un monde apparaisse dans son sillage.



Chantiers de culture

16/07/2022 · 11:30

↓ [Sauter aux Commentaires](#)

De l'Algérie aux États-Unis...

Jusqu'au 29/07 pour l'un, au 30/07 pour l'autre, **le 11*Avignon et le Théâtre des Halles présentent respectivement *L'art de perdre* et *Angela Davis***. De l'exil algérien au sortir de la guerre d'indépendance à l'éveil des consciences au cœur des pires crimes raciaux au États-Unis, deux pièces superbes, poignantes. Entre espoir et tragédie, des paroles embuées d'humanité et de dignité.



Deux femmes, un homme... Le grand-père prostré en fond de scène, la grand-mère attablée à éplucher les légumes et au premier plan, la jeunesse qui s'affiche pleine de vie et cependant comme en attente d'une parole, d'une histoire. **Le silence est roi dans *L'art de perdre*, petite-fille de harki, Naïma ignore tout de ses origines**, elle décide de partir à la quête de ses racines.

Le travail de mémoire est une épreuve de longue haleine. Progressivement, perce la vérité, les langues se délient. « Si on arrive à se rendre jusqu'à Tefeschoun, nous pourrions passer en France. Là-bas ils ont un camp pour les harkis », raconte alors Ali, l'ancêtre. Son objectif ? Sauver Yema son épouse et les enfants. L'exil, la déchirure lorsqu'il quitte son village de Kabylie, du bateau glissant loin des quais d'Alger il sait que c'est un adieu définitif à sa terre, aux oliviers, au vent du désert ! **Metteure en scène et comédienne, Sabrina Kouroughli signe aussi l'adaptation de *L'art de perdre***, le livre emblématique d'Alice Zeniter, prix Goncourt des lycéens. Un spectacle tout en finesse et délicatesse qui avance par petites touches, qui libère maux et mots avec infinie tendresse. **Une émotion à fleur de peau pour signifier la douleur de l'exil, d'hier à aujourd'hui**, quand la mémoire n'oublie rien mais que le silence masque tout.

la terrasse

AVIGNON / 2022 - PROPOS RECUEILLIS / SABRINA KOUROUGHLI

Sabrina Kouroughli porte à la scène *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter



Publié le 26 juin 2022 - N° 301

Sabrina Kouroughli adapte et met en scène le roman d'Alice Zeniter en réunissant Yema, la grand-mère, et Naïma la petite-fille qui reconstitue le puzzle de sa famille et interroge ses racines pour se reconstruire.

« Lorsque j'ai découvert *L'Art de perdre*, ça a été un coup de cœur. Je me retrouvais dans cette histoire : la grand-mère analphabète, Kabyle parlant à peine le français, était comme la mienne. J'avais envie d'une saga familiale et, au départ, j'ai réuni une dizaine de comédiens pour saisir l'œuvre au niveau historique. Mais j'ai vite compris que ces grands-mères figées dans le temps et murées dans le silence familial offraient la clé pour adapter ce roman au-delà de la grande Histoire, dans le rapport à la transmission. Comment les petits-enfants mettent-ils des mots pour savoir ce qui s'est passé dans leur propre famille et ce qu'ont vécu ceux qui se sont tus, souvent malgré eux, parce qu'ils voulaient s'intégrer, se fondre dans la société et

oublier leur histoire, alors que ce silence a pourtant laissé des séquelles ? C'est ce trajet qui m'a interpellée. J'avais envie moi-même de comprendre ce qui s'était passé dans ma famille.

Une histoire sans fin

Nous avons finalement fait le deuil de la troupe pour nous attacher au personnage de Naïma, cette femme d'aujourd'hui, en plein *burn out* au moment des attentats, qui déclenche sa recherche du passé familial pour comprendre d'où vient sa famille. Nous abordons l'œuvre depuis la cuisine de Yema, endroit où les langues se délient. À travers le dialogue entre la grand-mère analphabète et Naïma qui arrive avec son ordinateur, se reconstitue le puzzle de l'histoire. Pendant deux ans, nous avons travaillé avec des jeunes lycéens, comédiens amateurs. Devant la caméra, ils prennent en charge les figures historiques des événements qui agitent l'Algérie de 1954 à 1962. Nous les avons aussi interviewés sur leur rapport à l'exil, leur arrivée en France. À Avignon, nous avons travaillé avec les élèves du lycée Mistral et nous intégrerons les interviews des jeunes Avignonnais au film. Ce roman n'est pas seulement l'histoire des Harkis, il permet de raconter tous les migrants d'aujourd'hui qui partent avec une valise en pensant revenir. Les blessures d'exil se transmettent de génération en génération. C'est une histoire sans fin, et je crois que le théâtre peut en témoigner. »

Propos recueillis par Catherine Robert

la terrasse

THÉÂTRE - GROS PLAN / FESTIVAL

Festival d'Avignon 2022 : nous y serons !



RÉGION / AVIGNON / FESTIVAL

Publié le 23 mai 2022 - N° 300

Chaque été, la ville d'Avignon se métamorphose en ville-monde d'une exceptionnelle vitalité, en scène ouverte où se rassemblent artistes, professionnels et spectateurs, fidèles au rendez-vous. Couvrant le In et une sélection du Off, notre hors-série *Avignon en Scène(s)* se fait reflet de ce foisonnement et guide éclairant, distribué à Avignon pendant toute la durée du festival. Du 7 au 26 juillet 2022 pour le In, du 7 au 30 juillet 2022 pour le Off.

Bouillonnement artistique

La danse est présente comme chaque année dans la Cour d'honneur avec *Futur Proche* de Jan Martens, qui nous exhorte à changer pour faire face aux défis du futur. Danse encore avec *Lady Magma* d'Oona Doherty, *Le Sacrifice* de Dada Masilo, *All Over Nymphéas* d'Emmanuel Eggermont, ainsi que *Tumulus* de François Chaignaud et Geoffroy Jourdain.

Dans le Off l'an dernier, 818 compagnies ont proposé 1070 spectacles, et cette année le chiffre grimpera sans doute. Afin d'éclairer le choix des festivaliers, notre hors-série *Avignon en Scène(s)* présentera environ 300 projets, dont quasi l'intégralité de la programmation du In et une sélection de celle du Off. Parmi les créations ou les reprises dans le Off, d'enthousiasmants projets sont à découvrir, par des metteurs en scène au talent fortement reconnu ou pas encore repéré.

Parmi les créations attendues, citons *Andromaque* de Robin Renucci, *Hermann* de François Rancillac, *Au non du père* d'Ahmed Madani, *Unité Modèle* de Guy-Pierre Couleau, *Le Cas Lucia J. (un feu dans sa tête)* d'Eric Lacascade, *L'Art de perdre* de Sabrina Kouroughli, *Janis* de Nora Granovsky, *Fragments* de Béragère Warluzel et Charles Berling, *Moi, Kadhafi* et *L'Installation de la peur* d'Alain Timar, *Le Jeu du Président* de Gérard Gelas et beaucoup d'autres. A retrouver dans ce numéro quelques entretiens avec des artistes présents à Avignon. A vos agendas !

Agnès Santi

A propos :Festival d'Avignon

du jeudi 7 juillet 2022 au mardi 26 juillet 2022

Chantiers de culture

Algérie, le silence de l'exil

Jusqu'au 30/09, au Théâtre de Belleville (75), Sabrina Kouroughli présente *L'art de perdre*. De l'exil algérien à l'éveil des consciences, surtout au sortir du silence pour tous les déracinés, l'adaptation du livre d'Alice Zeniter. Entre espoir et tragédie, humanité et dignité.



Deux femmes, un homme... Le grand-père prostré en fond de scène, la grand-mère attablée à éplucher les légumes et au premier plan, la jeunesse qui s'affiche pleine de vie et cependant comme en attente d'une parole, d'une histoire. **Le silence est roi dans *L'art de perdre*. Petite-fille de harki, Naïma ignore tout de ses origines**, elle décide de partir à la quête de ses racines. Le travail de mémoire est une épreuve de longue haleine. Progressivement, perce la vérité, les langues se délient. « Si on arrive à se rendre

jusqu'à Tefeschoun, nous pourrons passer en France. Là-bas ils ont un camp pour les harkis », raconte alors Ali, l'ancêtre. **Son objectif ? Sauver Yema son épouse et les enfants. L'exil, la déchirure lorsqu'il quitte son village de Kabylie**, du bateau glissant loin des quais d'Alger il sait que c'est un adieu définitif à sa terre, aux oliviers, au vent du désert !



Metteuse en scène et comédienne, Sabrina Kouroughli signe aussi l'adaptation de *L'art de perdre*, le livre emblématique d'Alice Zeniter, prix Goncourt des lycéens. « Je me suis rendu compte que j'avais un point commun avec elle : sa grand-mère kabyle et la mienne sont analphabètes, parlent à peine français, tandis que nous, les « petites-filles », sommes le fruit de l'école de la République », commente la dramaturge. « **Le cœur de la pièce ? La relation intime de Naïma avec sa grand-mère**, elle va briser la loi du silence d'une génération qui avait choisi, malgré elle, de ne pas nommer l'innommable ». Un spectacle tout en finesse et délicatesse qui avance par

petites touches, qui libère maux et mots avec infinie tendresse.

Les maux et mots des exilés d'hier à aujourd'hui, de tous les déracinés de ce troisième millénaire qui fuient la Syrie ou l'Afghanistan, l'Érythrée ou l'Ukraine... **Une émotion à fleur de peau pour signifier la douleur de l'exil**, quand la mémoire n'oublie rien de ce que le silence s'obstine à masquer. **Yonnel Liégeois**

***L'art de perdre*, dans une mise en scène de Sabrina Kouroughli. Les mercredi et jeudi à 19h15, les vendredi et samedi à 21h15 au Théâtre de Belleville jusqu'au 30/09.**

A2S, Paris

Art, Société, Science : quoi de neuf à Paris ?

THÉÂTRE. «L'art de perdre - Comment faire ressurgir un pays du silence ?»

Texte : Alice Zeniter. Mise en scène et adaptation : Sabrina Kouroughli. Jeu : Fatima Aibout, Sabrina Kouroughli et Issam Rachyq-Ahrad. Collaboration artistique : Gaëtan Vassart. Dramaturgie : Marion Stoufflet. Régie son : Christophe Séchet. Chorégraphie : Mélody Depretz. Durée : 1h10.

Consacré à l'histoire des Zekkar, une famille kabyle, musulmane, exilée en France depuis 1962, à l'issue de la guerre d'Algérie, ce captivant spectacle, bien interprété, est la première mise en scène de la comédienne Sabrina Kouroughli, qui, formée au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, est également professeure d'art dramatique et dramaturge.

Interprète d'un des personnages de «L'art de perdre», Kouroughli a adapté pour ce spectacle un roman, «L'Art de perdre» (2017), d'Alice Zeniter.

Ce roman a reçu, en particulier, le Prix Goncourt des lycéens et le Prix littéraire du quotidien parisien «Le Monde».

De ce roman qui compte plus de 500 pages, Kouroughli - qui, comme Zeniter, a une grand-mère kabyle - dit s'être concentrée «le plus possible» sur l'histoire de la famille Zekkar.

Au cours du spectacle, parlé quelquefois dans une langue algérienne et surtout en français, on entend trois personnages : Ali et Yema Zekkar, le couple ayant fui l'Algérie en 1962, et une de leurs petites-filles, Naïma, qui, âgé d'une trentaine d'années, est née en France.

La pièce comporte des monologues d'Ali et d'Yema, quelques dialogues entre Yema et Naïma et surtout un long monologue de Naïma.

« Ne pas nommer l'innommable »

Au cours du spectacle, c'est essentiellement Naïma qui se déplace sur le plateau du théâtre, car, la plupart du temps, Yema reste silencieuse, à l'écart, assise à une table de cuisine, tandis qu'Ali, mort quand Naïma était encore enfant, n'est présent - assis et silencieux lui aussi, mais tournant le dos au public - que comme une sorte de fantôme, en fond de scène. Ce n'est que vers la fin du spectacle qu'Ali viendra prendre la parole, sur le devant de la scène.

Naïma, dont la mère est issue d'une famille chrétienne, se plaint de ce que ni son père, Hamid, né en 1953 en Algérie, ni personne dans la famille Zekkar ne lui aient transmis l'histoire de cette famille.

Naïma dit que ce silence à propos du passé est comme un « trou » en elle.

< Naïma va briser la loi du silence d'une génération qui avait choisi, malgré elle, de ne pas nommer l'innommable >, indique Kouroughli.

C'est donc Naïma qui va narrer sur la scène l'histoire de la famille Zekkar.

De son récit, il ressort que, ancien combattant de l'armée française pendant la seconde guerre mondiale, puis riche propriétaire d'une oliveraie en Algérie, Ali a fui son pays après l'indépendance, à l'âge de 37 ans, parce qu'il craignait d'être tué par le FLN, nouveau maître de l'Algérie.

En France, Ali et sa famille furent d'abord hébergés dans un camp de réfugiés à Rivesaltes (Pyrénées-Orientales), pendant deux ans, avant d'être transférés à Flers (Orne), où Ali travaillera comme ouvrier dans une usine, sa famille vivant dans un logement social.

A2S, Paris est un magazine de l'actualité culturelle à Paris : Art, Société, Science.
Il est envoyé à 5 000 enseignants francophiles chaque mois, dans une centaine de pays.

LE COURRIER DE L'ATLAS

L'actualité du Maghreb en Europe

N° 170. JUILLET-AOÛT 2022. 3,50 €. ÉDITION NATIONALE

“L'ART DE PERDRE” SE RETROUVE AU THÉÂTRE



Avec Sabrina Kouroughli, le roman d'Alice Zeniter poursuit son existence sur les planches. Portée par trois acteurs seulement, la saga racontant l'histoire d'une famille kabyle sur trois générations fait écho à tous les exils et à tous les déchirements. **Par Anais Helou**

Depuis la création avec Gaëtan Vassart de sa compagnie La Ronde de Nuit en 2016, la comédienne et metteuse en scène Sabrina Kouroughli s'intéresse à la question de l'exil. A travers une trilogie autour des grandes héroïnes de la littérature – ils montent une adaptation d'Anna Karénine de Tolstoï, Mademoiselle Julie de Strindberg et Bérénice de Racine –, ils abordent le sujet sous l'angle de l'aspiration à une autre vie et à l'émancipation.

“La dimension intime se prête admirablement au théâtre”

Un autre visage de l'exil

Avec la collaboration artistique de son complice, Sabrina Kouroughli s'éloigne aujourd'hui des classiques pour aborder autrement cette grande question qui l'occupe en tant qu'artiste de théâtre. En adaptant le roman *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter, qui a obtenu le prix Goncourt des lycéens en 2019, elle aborde un autre visage de l'exil, plus tragique : celui qui a trait à la violence, à la guerre. “Cette pièce est de loin la plus in-

time que j'ai créée jusque-là. Comme Alice Zeniter, je suis d'origine algérienne. Son roman pose des questions qui m'habitent depuis longtemps, et y répond souvent. En particulier celle de la transmission, qui est au cœur de *L'Art de perdre*, dont la narratrice née en France, Naïma, part en quête de son histoire familiale qui ne lui a pas été transmise”, explique Sabrina Kouroughli. Avec ses 600 pages, ses nombreux personnages et sa large étendue temporelle – la quête de Naïma la mène jusqu'à la guerre d'Algérie –, le texte lui impose de prendre un parti pris clair, tranché.

“Au départ, explique-t-elle, j'imaginai travailler avec un très grand nombre d'acteurs, afin d'être la plus fidèle possible au roman, structuré en trois parties : la première racontant l'Algérie du père de Naïma, la deuxième la vie de la famille harbi en France, puis le voyage de Naïma en Algérie. J'ai finalement décidé de me concentrer sur les deux dernières parties, dont la dimension intime se prête admirablement au théâtre.”

Au plus près de la langue

Le confinement influence aussi largement les choix d'adaptation et de mise en scène de Sabrina Kouroughli. “Pendant cette période, j'ai beaucoup travaillé en lycées sur le roman d'Alice Zeniter. J'ai fait jouer aux élèves les différents protagonistes de la première partie : le caïd du village qui tente d'empêcher les habitants d'adhérer au FLN, l'adolescent révolutionnaire Youcef Tadjer, le ‘Loup de Tablat’, lieutenant du FLN dans les montagnes... Ce travail passionnant, que je propose de réaliser avec des scolaires dans chaque ville où je vais jouer, a résolu le problème de la partie historique du roman. Dans mon adaptation, elle n'existe que dans la parole de deux personnages : Naïma et sa grand-mère Yema.”

En situant son *Art de perdre* dans la cuisine de Yema, que celle-ci n'a presque jamais quittée, Sabrina Kouroughli place le spectateur au plus près de la parole de ces deux femmes que la langue, la culture et l'âge séparent, mais que l'amour réunit. Elles sont incarnées par la metteuse en scène elle-même et par la comédienne Fatima Aïbout. Régulièrement visitées par le fantôme d'Ali, grand-père de l'une et mari de l'autre joué par Issam Rachyq-Ahrad, ces deux femmes portent en elles non seulement la douleur de l'exil des Algériens après l'indépendance du pays, mais aussi celle de tous les déracinements. ■

L'ART DE PERDRE, du 10 au 29 juillet au 11 Avignon.
Relâche les 12, 19 et 26 juillet.
04 84 51 20 10.
11avignon.com

Adaptation réussie de « L'art de perdre » au 11

22 juillet 2022



L'art de perdre » ou comment se construire autour d'un pays qu'on n'a jamais connu.

En 2017 paraît « L'art de perdre » d'Alice Zeniter qui obtient le prix Goncourt des lycéens. La narratrice Naïma, 30 ans, petite-fille de harkis part à la recherche de ses origines. Elle va essayer de briser la loi du silence, n'obtenant aucune réponse de sa grand-mère ou de son père sur la « guerre d'Algérie » et la venue en France de sa famille en 1962.

L'art de perdre c'est savoir oublier

La comédienne Sabrina Kourougli choisit de mettre en scène et d'interpréter le personnage de Naïma qui lui ressemble pour poser la question de la transmission, de l'identité. Elle éclaire également les questions de migrations et d'exil.

Sur scène Naïma représente la nouvelle génération, celle qui chante, qui danse, qui étudie et soudain se demande qui elle est, d'où elle vient. Sa grand-mère muette vaque à des travaux de couture, son père ou grand-père attendent dos tourné muni d'une simple valise. Le symbole est fort entre le silence des parents et la boulimie de vivre de la jeunesse née après l'indépendance. Comment se construire autour de l'absence de l'Algérie ? Comment raconter l'immigration de 62, le camp de Rivesaltes puis l'installation en Normandie ?

Une approche sensible de l'exil

Entre tristesse, colère et excitation, l'enquête se met en place et fait bouger les lignes des trois générations. Les 3 acteurs sont formidables de sobriété, de dignité et de sincérité dans leur jeu.

Michèle Périn

L'ART DE PERDRE

A LA RECHERCHE D'UN PAYS ABSENT



VUPAR

MATHILDE CAZENEUVE

NOTRE RECOMMANDATION :



Le 23 septembre 2023

- Dans *L'art de perdre*, Alice Zeniter menait une quête de réconciliation avec la mémoire de sa famille. La narratrice, Naima, petite fille de harki, part en Algérie sur les traces de sa famille pour combler les parts d'ombres et comprendre son histoire. Mais plus qu'un livre sur la guerre d'Algérie, c'est un roman sur l'exil, sur la transmission et les liens entre générations issues de l'immigration.
- Dans cette adaptation théâtrale, Sabrina Kouroughli s'est concentrée sur la partie familiale plutôt que sur le récit historique, ramenant ainsi l'intime au cœur du spectacle. Naima est ici tiraillée entre sa vie de jeune trentenaire à la grande ville et la quête d'un passé familial envahi par le silence. Le désir presque viscéral de se rattacher à un pays dont elle vient, mais qu'on ne lui a jamais appris à connaître, se manifeste de plus en plus fort. Sa grand-mère kabyle, Yemma, et son grand-père Ali, ancien harki, vont l'aider à reconstituer le puzzle de sa famille.
- C'est un portrait de femme d'aujourd'hui, issue d'une histoire d'exilés, qui tente de comprendre ses origines, de les sentir en elle, de chercher une appartenance à un pays qu'elle ne connaît pas, et qui pourtant l'habite tout entière.

POINTS FORTS

- Le décor est simple, mais évoque avec précision toutes les facettes du récit :
 - au premier plan, Naima est assise au sol devant une malle sur lequel est posé un ordinateur portable, des livres d'histoire autour, et un petit olivier, dont la signification première est un rappel de la source de fortune du grand-père en Kabylie avant leur départ forcé, mais dont la symbolique n'est autre que la force de vie, la résilience face aux traumatismes ;
 - puis on trouve Yemma, qui brode en silence sur une table en formica, où sont posés une théière et un plateau de makrouts. Cette cuisine est le lieu du dialogue, où la complicité de Naima avec sa grand-mère s'exprime à travers des échanges non dénués d'humour, et où la mémoire familiale resurgit ;
 - enfin, à l'arrière-plan, un homme, assis de dos, n'intervient que dans la dernière partie de la pièce ; il n'est autre que le grand-père Ali, et il apporte au récit la violence du départ d'Algérie et de l'arrivée en France.
- La sobriété de la mise en scène rend le propos d'autant plus poignant, et l'interprétation des trois comédiens est profondément émouvante, sans jamais pour autant tomber dans un quelconque *pathos*.

- Sabrina/Naima ouvre le spectacle avec une danse proche d'une transe, comme si le corps se mouvait sans que le cerveau ne soit concerté. Les bras, le ventre, les jambes, les mains, le corps entier se met à trembler dans un élan de liberté. C'est cette dualité entre force et fragilité que Sabrina Kouroughli retranscrit parfaitement, et nous fait immédiatement ressentir les questionnements de cette femme en quête de construction.

QUELQUES RÉSERVES

Il n'y en a guère.

ENCORE UN MOT...

- Ce récit intime touche à l'universel, dans cette quête d'identité, ce besoin de briser le silence, de comprendre ses racines, son histoire.
- Malgré la douleur que provoquent l'exil et le déracinement, c'est ici l'amour que l'on ressent, grâce aux échanges entre ces deux femmes, Yemma et Naima, que deux générations séparent, mais qui demeurent intimement liées.

UNE PHRASE

- « *Un grand-père harki, un départ brutal, un père élevé dans la peur de l'Algérie. J'aimerais n'avoir peur de rien. Ce n'est pas le cas. J'ai doublement peur* » avoue-t-elle. « *J'ai reçu en héritage les peurs de mon père et j'ai développé les miennes.* »
- « *Je perdrais l'absence de l'Algérie peut-être, une absence autour de laquelle ma famille s'est construite depuis 1962. Il faudrait remplacer un pays perdu par un pays réel. C'est un bouleversement qui me paraît énorme.* »

L'AUTEUR

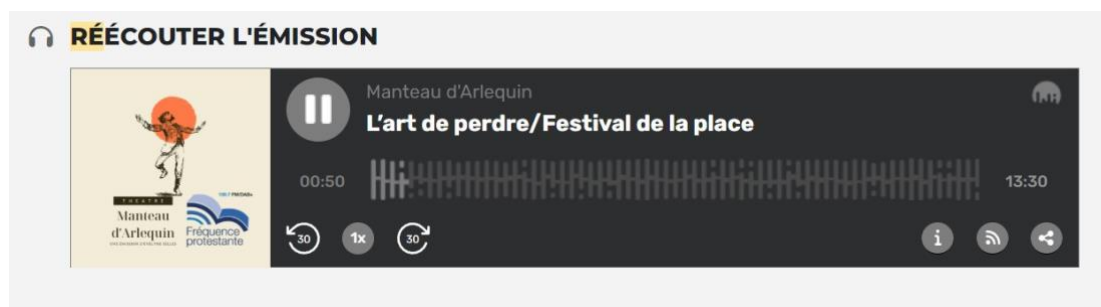
- **Alice Zeniter** est une écrivaine française née en 1986. Ancienne élève de l'Ecole Normale Supérieure, elle est l'auteur de cinq romans, tous récompensés. *L'art de perdre* retrace l'histoire de sa famille sur trois générations, à travers l'Algérie et la France, et a été récompensé, entre autres, du prix Goncourt des lycéens et du prix littéraire Le Monde. Alice Zeniter est par ailleurs scénariste, réalisatrice et dramaturge.
- **Sabrina Kouroughli** est diplômée du CNSAD en 2004, après des études au Conservatoire de danse de Lyon. Elle travaille ensuite avec de nombreux metteurs en scène. Professeure d'art dramatique, elle intervient régulièrement dans différents établissements, en France ou en Belgique. L'adaptation du roman d'Alice Zeniter est de loin le travail le plus intime qu'elle a mis en scène. « *Parler de cette histoire, c'est parler d'un voyage qui ne finit jamais et dont il est impossible de déterminer l'arrivée. Car l'exil entraîne dans son sillage les générations suivantes* » explique Sabrina Kouroughli.

•



Le Manteau d'Arlequin

Emission du 11 septembre 2023



Lien

pour écouter l'émission :

<https://frequenceprotestante.com/events/11-09-23-manteau-darlequin/>

>L'art de perdre à partir de 00min – jusqu'à 9min



L'ART DE PERDRE. SE VIVRE ÉTRANGER DANS SON PROPRE PAYS.

26 SEPTEMBRE 2023

À travers l'histoire d'une famille de harkis, Alice Zeniter pose la question du déracinement en même temps que celle de l'appartenance. Comment et où se situer quand on est à cheval entre des sociétés et des cultures ?

Une dame, visiblement d'origine algérienne, se livre à des activités manuelles sur une table de cuisine en formica. À l'avant, une jeune femme, regarde un programme américain sur son ordinateur. Au fond, un homme se tient dans l'ombre. La jeune femme se relève. Elle est la narratrice. Naina vient, face au public, raconter une histoire, *son* histoire et celle de sa famille, qui a quitté l'Algérie au moment de l'indépendance du pays en 1962.

Une famille de harkis

Ce qu'elle décrit, c'est l'aventure d'une famille de nationalité française quoique d'origine maghrébine. La question ne se posait pas. Elle était née française, du moins le lui avait-on signifié sans qu'elle ait besoin de la revendiquer ou pas. Un fait, remis en cause lorsque la revendication d'indépendance prend corps et que les combats font rage, avec les exactions de part et d'autre que l'on connaît. Puis vient l'indépendance du pays. Une famille, qui ne se pose pas la question de sa nationalité et est contrainte à l'exil. Harkis ils deviennent, mal acceptés par la population française qui voit en eux des intrus, indésirables. Une place qu'ils se font durement. Et le déracinement avec le sentiment qu'entre ici et d'où l'on vient, on n'est plus de nulle part et qu'il faut s'effacer, se faire petit. Le grand-père est harki. Leurs parents, ils font le silence sur leur vie d'avant, leur départ forcé, les camps du sud de la France où ils sont parqués jusqu'à leur arrivée en Normandie où ils vivent dans une HLM. Ils sont des « oubliés », en même temps que des « dominés ».



La troisième génération

La vie continue, les enfants naissent. Ils sont les enfants de « l'école de la République » En dehors de leur nom, parfois des réactions racistes qu'ils rencontrent, ils n'ont pas de problème d'intégration dans ce qui forme la société dans laquelle ils sont immergés. Un jour, pourtant, à travers la relation de Naina, la jeune fille, et de sa grand-mère, émerge le désir de connaître ce qui la rattache à son passé. Elle part à la recherche de son histoire, de sa famille, de ce pays d'origine où ses parents, de fait, étaient interdits de séjour, malvenus, traîtres. Elle exprime le mal-être de n'être acceptée nulle part sans avoir pris aucune part de la détestation à laquelle on est en butte.

Au-delà de la guerre d'Algérie et de la question des harkis, souvent négligée, voire occultée par les évocations de cette période historique, ce que la pièce aborde, c'est la question de l'exil, qui place les exilés en position instable, les fragilise. À la douleur du départ se conjuguent les difficultés de l'intégration. En percevoir l'impact de l'intérieur, dans la conscience et le vécu de ceux qui ont tout perdu, est une manière sensible d'aborder, du point de vue de l'individu, le politique pour le repenser et modifier notre comportement.



© Gaëtan Vassart

L'Art de perdre. Comment faire ressurgir un pays du silence ?

◆ Texte **Alice Zeniter** (éd. Flammarion) ◆ Mise en scène et adaptation **Sabrina Kouroughli** ◆ Avec **Fatima Aibout, Sabrina Kouroughli** et **Issam Rachyq-Ahrad** ◆ Collaboration artistique **Gaëtan Vassart** ◆ Dramaturgie **Marion Stoufflet** ◆ Régie son **Christophe Séchet** ◆ Regard complice **Magaly Godenaire** ◆ Chorégraphie **Mélody Depretz** ◆ Musique « Rubber Biscuit » de The Chips (début), « Tel est ton désir » de Matoub Lounès (fin) ◆ **Production** Compagnie La Ronde de Nuit ◆ **Coproduction** Théâtre Gérard Philipe - CDN de Saint-Denis ◆ **Soutiens** DRAC Île-de-France, Centquatre - Paris et Carreau du Temple – Paris ◆ À partir de 13 ans ◆ Durée 1h05

Du vendredi 1^{er} au samedi 30 septembre 2023, mer-jeu 19h15, ven-sam 21h15

Théâtre de Belleville - 16, Passage Piver, 75011 Paris



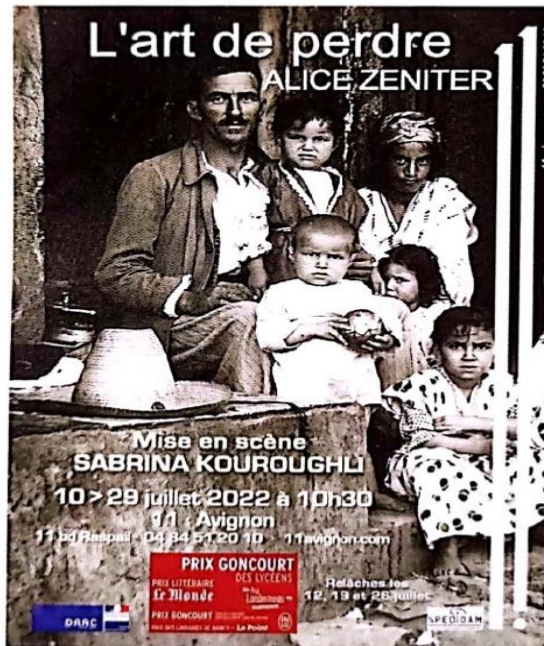
L'art de perdre

(d'Alice Zeniter)

**Du 10 au 29 juillet à 10h30
(relâche les 12, 19, 26) • Théâtre
le 11, Cour du lycée Mistral
• Durée 1h15 (dès 14 ans)**

Mise en scène Sabrina Kouroughli
(compagnie la Ronde de Nuit), avec
Sabrina Kouroughli, Fatima Aibout,
Issam Rachyq-Ahrad et la participation
de jeunes adolescents des lycées
rencontrés dans chaque ville d'accueil
afin de réaliser un film projeté pendant
la représentation.

Crédit : Gaëtan Vassart



Ce roman sur l'exil raconte le parcours sur trois générations, d'une famille kabyle, de la guerre d'Algérie à nos jours. Il y est question de guerre, d'immigration, d'intégration et surtout d'identité. Cette adaptation privilégie la petite histoire dans la grande Histoire. Elle réunit la grand-mère Yema, et Naïma la petite-fille qui, sous le coup de l'électrochoc des attentats, interroge ses racines. Naïma fait revivre le moment où son grand père Ali et sa famille posent le pied en France, un récit familial où elle réalise qu'elle est en face « d'une histoire sans héros, une histoire qui clôt le conte de fée ».

Giromagny

L'art de perdre pose la question de la transmission

La compagnie La Ronde de Nuit présentera son spectacle *L'art de perdre*, ce vendredi au théâtre de Giromagny. Une pièce qui parle de la transmission de sa langue, de sa culture.

Le Théâtre du Pilier débute la nouvelle année avec le spectacle *L'art de perdre*, de la compagnie La Ronde de Nuit, qui sera présenté ce vendredi 12 janvier à Giromagny.

L'art de perdre, c'est l'histoire de Naïma. Elle travaille dans une galerie d'art à Paris quand les attentats résonnent comme un électrochoc : cela la renvoie à sa peau mate, à ses cheveux bouclés, à ses origines, au silence de son père et à la honte de son grand-père harki.

Le conte devient saga historique

À travers la relation qui lie Naïma à sa grand-mère, la gardienne du temple, elle reconstitue le puzzle de sa famille et interroge ses racines pour se reconstruire. Non sans humour, les anecdotes

familiales se succèdent et permettent à Naïma de se sentir apaisée.

« *L'art de perdre* débute comme un conte et se transforme en saga historique, explique Sabrina Kouroughli, la metteuse en scène. La narratrice, Naïma, 30 ans, part en quête de réconciliation avec la mémoire de sa famille. »

Trois générations

« Alors que nous avons fêté en 2022 l'anniversaire des 60 ans de l'Indépendance de l'Algérie, *L'art de perdre* pose la question de la transmission : que veut dire transmettre un pays, une culture, une langue, une histoire ou même des silences ? Les personnages représentent trois générations : celles de nos grands-parents, de nos parents et la nôtre », poursuit Sabrina Kouroughli.

Le roman dont la pièce est une adaptation a obtenu le Prix Goncourt des lycéens en 2017.

Un apéro philo fera écho au spectacle mardi 16 janvier à 18 h 30 à Giromagny. La question « comment nos mé-



L'art de perdre avec Fatima Aibout, Sabrina Kouroughli et Issam Rachyq-Ahrad.
Photo © Gaëtan Vassart

moires organisent et déconstruisent les souvenirs, nos oublis, nos racines ? » sera au cœur du débat (gratuit).

Spectacle vendredi 12 janvier à 20 h, théâtre de l'Espace la Savoureuse, rue des Casernes à Giromagny.

Réservations :
Théâtre du Pilier,
Tél. 03 84 28 39 42 ou
contact@theatredupilier.com



Baz'art : Des films, des livres... > en scène > L'art de perdre : se perdre pour retrouver les racines d'Alger - Théâtre Gérard Philippe (Saint-Denis)

mercredi 14 février

L'art de perdre : se perdre pour retrouver les racines d'Alger - Théâtre Gérard Philippe (Saint-Denis)



De grandes lunettes qui donnent un effet loupe, les pieds qui gigotent jusqu'à s'entremêler sous les notes de musique... Le tableau s'ouvre avec Naïma alcoolisée qui danse jusqu'à en tomber par terre. *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter fut un livre événement lors de sa sortie en 2017, récompensé par de nombreux prix : Naïma, 30 ans, travaille dans une galerie d'art à Paris quand les attentats de novembre 2015 résonnent comme un électrochoc : la voici renvoyée à sa peau mate, à ses cheveux bouclés, au silence de son père et à la honte de son grand-père harki.

Comment est née cette adaptation ? Sarina Kouroughli a rencontré Alice Zeniter au Collège de France, où elle assistait le metteur en scène Jacques Nichet, entre une thèse sur Martin Crimp et une pièce sur la quête d'identité de ce dramaturge. C'est l'étincelle ! Comprendre comment chaque jour, des personnes sont obligées de quitter leur maison, souvent brutalement. Fuir un conflit ou la misère, échapper à des persécutions, vouloir un avenir meilleur. De Syrie en Afghanistan, d'Érythrée en Ukraine, autant de déracinés. Le théâtre se focalise davantage sur l'histoire familiale plutôt que la saga historique ici.

Comment est née cette adaptation ? Sarina Kouroughli a rencontré Alice Zeniter au Collège de France, où elle assistait le metteur en scène Jacques Nichet, entre une thèse sur Martin Crimp et une pièce sur la quête d'identité de ce dramaturge. C'est l'étincelle ! Comprendre comment chaque jour, des personnes sont obligées de quitter leur maison, souvent brutalement. Fuir un conflit ou la misère, échapper à des persécutions, vouloir un avenir meilleur. De Syrie en Afghanistan, d'Érythrée en Ukraine, autant de déracinés. Le théâtre se focalise davantage sur l'histoire familiale plutôt que la saga historique ici.

Sans (personnellement) avoir lu le livre, on se laisse porter par l'adaptation, évidente à imaginer au premier abord, qui traite de la quête d'identité notamment des 2^e et 3^e générations d'immigrés et des mémoires de la guerre d'Algérie. Naïma commence ce voyage existentiel à la suite des attentats terroristes survenus en Algérie ; lui revient les paroles de sa grand-mère Yema, incarnée par Fatima Aïbout. Plus sa vision revient, plus la colère monte : une colère enfouie au plus profond d'incompréhension, de révolte contre une injustice... La cuisine est le lieu dans lequel se réunit la famille, le lieu du dialogue et de résolution des conflits sur ce sujet tabou. Puis se pose un dernier plan : un homme de dos avec sa valise. C'est Ali, le grand-père (interprété par Issam Rachyq-Ahrad) que Naïma n'a pas assez connu, paysan enrichi, propriétaire d'une oliveraie florissante. C'est à lui que revient la décision du départ de la terre de Kabylie vers la métropole.



Sarina Kouroughli livre une performance bouleversante dans ses joies comme ses tristesses et signe une mise en scène pleine de symboliques : une veste appartenant au grand-père de Naïma rempli de médailles accordées par l'armée française, d'où cette reconnaissance éternelle, une carte de l'Afrique du Nord, des livres sur la guerre d'Algérie (que l'historiographie a longtemps appelé « événements »). Tous ces signes qui accentuent le silence trans-générationnel. Cette histoire individuelle se retrouve dans la collective ; l'histoire de Français.es en quête d'un sens derrière une double-culture, de se la réapproprier et surtout de l'inscrire dans un contexte plus large : « Double culture, mon cul », dit Naïma crûment. À travers cette quête de réconciliation avec la mémoire familiale, elle pose la question de la transmission : que veut dire transmettre un pays, une culture, une langue, une histoire faite de silences ? Comme Alice Zeniter, la metteuse en scène et comédienne Sabrina Kouroughli a une grand-mère kabyle et analphabète et un grand-père harki.

Jusqu'à ce que la lumière se tamise au bout d'1h10 avec Naïma qui décide de prendre le bateau dans l'autre sens que ses grands-parents pour aller découvrir les terres d'Algérie, et finir une danse au son de *Tel est ton désir*

Jusqu'à ce que la lumière se tamise au bout d'1h10 avec Naïma qui décide de prendre le bateau dans l'autre sens que ses grands-parents pour aller découvrir les terres d'Algérie, et finir une danse au son de *Tel est ton désir (libre et femme)*, la chanson de Matoub Lounès, le grand aède kabyle assassiné en 1998 durant la décennie noire.

« - Papa ! J'ai décidé d'y aller. En Algérie.

- Est-ce que je peux te l'interdire ?

Ce que je voudrais, c'est qu'il m'aide.

- Non, mais tu ne m'as jamais rien dit de l'Algérie !

- Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

J'ai vu Alger pour la première fois en m'enfuyant du pays. Alors tu veux que je te raconte quoi ? La couleur des murs de ma chambre à coucher ? Je ne connais rien de l'Algérie. »

Jade Sauvanet